LE PASSE,

COMÈDIE

EN UN ACTE.

De l Imprimeris du Postillon, rue Basse-du-Rempart-de-la-Madeleine, N°. 22.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.

Le marquis DURIBAR.
L'abbé DURIBAR, son FRÈRE archevêque.
M. DUNOIR, riche bourgeois.
Madame DURIBAR sa femme.
Un jeune ABBÉ, précepteur du neveu du marquis.
DULIS, jeune auteur philosophe.
GRIPARD, procureur en la cour.
DESCHAMPS, valet du marquis.
Un PAYSAN, père de Deschamps.
Une jeune PAYSANNE, sœur de Deschamps.
Deux GARDES-CHASSES.
Un EXEMPT.
Un COURRIER.

La scène est au château du marquis, à 4 lieues de Versailles, à peu-près.

L'action se passe sur la fin du règne de Louis XV.

LE PASSÉ, LE PRÉSENT, L'AVENIR,

COMÉDIES

CHACUNE EN UN ACTE ET EN VERS.

Reçues au Théâtre de la Nation, le 30 juillet 1791.

Quœ sint, quœ fuerint, quœ mox ventura trahuntur,
Virg. Georg. Lib. IV.

PAR L. B. PICARD.

Prix 30 sols.

On les trouve à Paris.
A l'imprimerie du Postillon, rue Basse-du-Rempart-de-la-Madeleine, N°. 22.
Chez Fievée, imprimeur, libraire, rue Serpente.
Chez Mlle Sulan, libraire, au Palais-Royal.
Au bureau du Journal du soir, rue de Chartres,
Et chez tous les marchands de nouveautés.

Comment! Vous allez faire une préface ?

Il le faut bien ; si je n'en fais pas, comment voulez vous qu'on sache que cette pièce a été reçue, apprise, répétée au théâtre de la Nation, et tout à coup abandonnée par je ne sais quel motif: que je l'ai présentée depuis à tous les théâtres, et que nul n'a voulu la jouer, uniquement parce qu'elle est trop constitutionnelle.

Et pourquoi voulez vous qu'on sache tout cela? Si la pièce est bonne, ce n'est pas votre préface qui lui fera trouver des lecteurs; si elle est mauvaise, votre préface n'empêchera pas que tous vos exemplaires restent chez votre libraire.

Savez vous que ce que vous dites là est assez bien pensé; ma foi, vous avez raison, point de préface, et commençons par la comédie.

LE PASSÉ
COMÈDIE

SÇENE PREMIERE.

M. DUNOIR, L'ABBÉ.

M. DUNOIR.

J'en ſuis faché pour vous, mais vous avez grand tort;
Parce que vous avez à vous plaindre du ſort,
A tout le genre humain vous déclarez la guerre;
Jeune homme écoutez moi, vous avez ſçu me plaire:
Je veux vous corriger, je me charge de vous.
Laiſſez votre Archevêque, & partez avec nous.
C'eſt par néceſſité que vous vous faiſiez prêtre,
A vous à vos parens je peux ſervir peut-être.
L'égliſe vous eut fait chanoine ſéculier,

Moi, je veux faire mieux, je veux vous marier.
Mes deux filles bien-tôt vont quitter leur retraite.
Faites assidûment la cour à ma Cadette.
Vous avez mon aveu pour être son époux,
Et si vous lui plaisez, mon cher, elle est à vous.

L'ABBÉ.

Que dites vous, Monsieur.

M. DUNOIR.

Je dis ce que je pense.

L'ABBÉ.

Je ne vous parle pas de ma reconnoissance.
Vous devez la sentir, mais vous vous abusez,
Suis-je digne du bien que vous me proposez,
Votre fille, dit-on, est jeune, aimable, belle,
Quand j'aurois le bonheur de me faire aimer d'elle,
Depuis près de huit jours que Madame Dunoir
Habite ce chateau, j'ai cru m'appercevoir
Que ses intentions répondent mal aux vôtres.

L'ABBÉ

J'ai mes projets en tête & ma femme en à d'aut[illegible]
C'est tout simple, elle est noble & je suis roturier.
Forcée en m'épousant de se mésallier,
Pour réparer le mal, ma pauvre fille ainée
A Monsieur le Marquis d'avance est destinée.
Ma femme avec sa fille espère bien un jour

Pouvoir ſur nouveaux frais reparoître à la cour ,
Et pour rendre la dot un peu plus copieuſe ,
De l'autre elle veut faire une religieuſe ,
Mais moi , je ne ſuis pas un de ces ſots maris ,
De leurs chères moitiés eſclaves trés ſoumis.
Ne ſçachant ou loger , en arrivant de Suiſſe ,
Il fallut malgré moi qu'ici je deſcendiſſe,
Je ne m'en répens pas puisque je vous ai vû ;
Sans vous je me trouvais dans un pays perdu.
Ce marquis Duribar est un ſot petit maitre.
Son frere l'Archevêque est un fort mauvais prêtre.
On dit qu'ils ſont tous deux fort bien auprès du roi
Mais en revanche ils ſont fort mal auprès de moi.
Qu'un autre, s'il le veut , ſe charge de leurs dettes ,
Pour avoir le plaiſir de voir dans les Gazettes
Que ſa fille à la cour jouit d'un tabouret
C'est un fort grand honneur, mais qui n'est pas mon fait.
Ma fille a fait un choix que j'aurois fait moi même.
Un jeune homme charmant qui l'adore & qu'elle aime,
Qui demeure a Paris & qu'en Suiſſe j'ai vû.
Par ſon honnêteté , par ſes mœurs bien connu,
Et qui peut aller loin à ce que j'entends dire.
Je ne m'y connois pas, mais je connois ſon cœur ,
C'est le jeune Dulis.

L'ABBÉ

Qui, cet aimable auteur
Dont la philoſophie eſt ſi douce & ſi bonne
Et qui fut pour cela proſcrit par la Sorbonne.

M. DUNOIR.

Lui même, en ce château qui doit venir ce soir,
Car il sait mon retour.

L'ABBÉ

Je brule de le voir.
Pareille connoissance est précieuse a faire.

M. DUNOIR

Il ne tiendra qu'à vous d'être un jour son beau frere.
Eh bien qu'en dites vous ? les hommes à vos yeux
Déja ne sont-ils pas un peu moins odieux ?
A l'amour en tout cas il faut ouvrir votre ame,
Si vous haiſſez l'homme au moins aimez la femme.

L'ABBÉ

Homme trop généreux j'accepte vos bienfaits.
Je croirois vous manquer ſi je vous refusais,
Mais me rendant heureux, croiez vous donc tout faire?
Eſſuirez vous les pleurs de la nature entière,
Osez examiner les choses d'icy bas :
Quel horrible tableau ne découvrez vous pas?
Partout le foible rampe & le puiſſant opprime.
Partout, voyez régner le malheur où le crime.
Les grands contre le peuple, abbés contre Robins.
Femmes contre maris, dévots contre mondains.
Les secrétes douleurs, les chagrins domeſtiques,
Paſſent peut-être encore les miséres publiques.
Examinez nos loix, notre religion;
Tout n'est qu'incertitude et contradiction.

Il nous est défendu de parler, de nous plaindre,
Nous avons à souffrir et plus encore à craindre,

M. DUNOIR

Je veux que vous disiez la pure vérité.
Nos maux peuvent finir : après l'obscurité,
Nous voici parvenus aux tems de la lumiére.
Le sage la dévoile et le peuple s'éclaire.

L'ABBÊ

Oui mais il nous faudroit de trop grands changemens.
Nous ne les verrons pas, Monsieur ; avec le temps,
Peut-ètre nos neveux briseront leurs entraves,
Mais nous esclaves nés, nous périrons esclaves.

(*On entend chanter derrière le théâtre*)

Tout le Village me l'envie,
C'est une rage, une folie.

M. DUNOIR

Qu'elle est donc cette voix ?

L'ABBÈ

C'est l'Archevêque.

M. DUNOIR

Adieu

S'il chantoit quelque Pseaume à la gloire de Dieu,
Passe;mais pour chanter une telle fadaise.
Que diable a t-il besoin d'avoir un diocêse.
Sa véritable place étoit à l'opéra:
Il vient & je m'en vas.

SCENE II.

L'ABBÉ L'ARCHEVEQUE.

L'ARCHEVÊQUE.

Ah l'abbé, vous voilà.
Je n'ai pas fermé l'œil, un fauteuil je vous prie.
Comment me trouvez vous, je fais peur, je parie ?
A propos, vous savéz que je vous veux du bien,
Vous le voyez mon cher; il ne me manque rien,
Cadet d'une maison plus noble qu'opulente,
Je suis Prélat & j'ai vingt mille écus de rente,
Je me vois à la cour sur un aſſez bon pié.
Je suis aimé du maître & des grands envié.
Je veux faire de vous dabord mon ſecrétaire.
Soyez prêtre & bientôt je vous fais grand vicaire.
Vous avèz de l'esprit vous tournez joliment
Le prône, le sermon, surtout le mandement ;
Vous irez réſider auprès de mes ouailles.
Moi pour faire ma cour, je réſide à Verſailles.

L'ABBÉ.

Je ne mérite pas tant de diſtinction.

L'ARCHEVÊQUE.

Si fait, j'aime qu'on ait de la religion.
J'en ai beaucoup auſſi. Ce matin même encore,

Pendant qu'on m'habilloit, un projet vient d'éclore
Dans ma tête.... Il faudroit pour qu'il put réussir,
Que mes secrets desseins vinsent a s'accomplir.
Au reste attendéz tout d'une telle entreprise.
Pour la gloire du Ciel & le bien de l'église;
Vous voyez chaque jour que la foi s'affaiblit:
En dépit des censeurs, on pense & l'on écrit.
Faites bruler un livre, il renait de sa cendre,
Et c'est un moyen sur de le mieux faire vendre.
Les Évéques avec un scandaleux éclat.
Sont en butte à l'outrage: un honnête Prélat
A le malheur d'avoir une jeune parente.
Soudain des médisans la disent son amante.

L'ABBÉ

Pour arrêter le mal quels sont donc vos desseins?

L'ARCHEVÊQUE

J'ai souvent envié le sort de nos voisins.
Les heureux Espagnols, grace à Saint-Dominique,
Ont banni de chez eux l'athée & l'hérétique
Chez nous on brule un livre, ils en brulent l'auteur:
Contre un de leurs prélats quelque mauvais railleur
Ose t-il s'égayer ? par amour pour lui même
De pieux familiers recueillent son blasphême,
Le portent mot pour mot au grand inquisiteur,
Et sans faire trainer son procés en longueur,
Absous, purifié par une sainte flame,
On punit le coupable & l'on sauve son ame.

L'ABBÉ

Quoi vous dites du bien de l'inquisition ?

L'ARCHEVÊQUE.

Sans doute, ah si jamais cette institution
Venoit grace a nos soins, à s'établir en France
Qui pourroit du clergé balancer la puissance ?
Au cœur du philosophe il porteroit l'effroi
Et sur son trône iroit épouvanter le roi.
Peut être est il douteux que jusques là l'on vienne
Mais en s'y prenant bien, il n'est rien qu'on n'obtienne
Le jour n'est pas bien loin peut être ou je pourrai
Tourner au nom du roi, le royaume à mon gré.
Pour l'intérêt du ciel alors & pour le votre,
D'un projet si chrétien déclarez vous l'apôtre
Voilà de quoi mon cher vous immortaliser,
Et forcer Rome même, à vous canoniser,

L'ABBE

Monseigneur j'ai gardé trop long-tems le silence.
Il faut dire une fois au moins ce que je pense.
J'ai, je ne sçai comment, gagné votre faveur
Et de votre neveu, je suis le précepteur,
Votre protection, Monseigneur, est trop chere,
Vous m'avez regardé comme un vil mercenaire,
Payé pour vous servir & n'étant en effet,
De toute la maison que le premier valet.
Combien il a fallu m'avilir pour vous plaire
A tous vos préjugés plier mon caractère

Apprendre au jeune Duc qu'il est un grand seigneur,
Qu'en écoutant son maitre il lui fait trop d'honneur:
Je sens que j'aï trop loin poussé la complaisance
Et pour continuer j'ai trop de consçience.
De quel droit voulez vous paſteur intolérant,
Sur les opinions commander en tiran ?
La piété se perd parce qu'on vous outrage!
De quoi vous plaignez vous ? le mal est votre ouvrage.
De reproches ſanglans on vous ôse insulter,
Que faut-il faire ; il faut ne les plus mériter.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais comme il parle donc ; quand vous serez en chaire
Prêchez, moralisez, ſi cela peut vous plaire.
Mais quand seul avec moi monsieur vous vous trouvez,
Gardez vous d'oublier ce que vous me devez.

L'ABBÉ.

Prés de votre neveu; ce que j'ai fait m'acquitte,
Je ne vous dois plus rien ; à l'inſtant je vous quitte.
Quant aux nouveaux bienfaits que vous me deſtiniez
J'etois loin de prévoir quel prix vous y mettiez.
De ceux que j'ai reçus le souvenir m'indigne
J'aurois trop à rougir ſi je m'en rendois digne

L'ARCHEVÊQUE.

Ou sommes nous grand Dieu ? va petit preſtolet
Avant peu je saurai rabatre ton caquet.
Tu vas d'abord passer deux ans au séminaire
Ensuite nous verrons.

SCÉNE III

L'ARCHEVÊQUE LE MARQUIS

LE MARQUIS

Eh lisez donc mon frere.
Lisez donc le billet qu'a l'inſtant je reçoi.
C'en eſt fait, la comteſſe eſt maitreſſe du Roi.

L'ARCHEVÊQUE *prenant la lettre.*

Dites vous vrai, marquis, ah la bonne nouvelle !
Que nous sommes heureux que notre sœur soit belle

(*il lit*)

« Enfin mon cher marquis, tout eſt conclu d'hier.
» Le maitre eſt mon esclave, en pareil cas, mon cher,
» Vous savez bien comme il faut qu'on agiſſe.
» Je n'ai rien oublié: vertu, larmes, dépit,
» J'ai pris le ton qu'il faloit que je priſſe.
» Et je me ſuis conduite en personne d'esprit.
» J'ai déjà du miniſtre aſſuré la diſgrace.
» Tenez vous pret à partir aujourd'hui,
» Vous devinez a qui je deſtine sa place,
» Dites au cher prélat que j'ai besoin de lui,
» C'eſt grace a lui que j'ai su plaire,
» Si je pêche ce n'eſt qu'à son intention,
» En bon frere il me doit son absolution,,
» Pour les fautes qu'il me fait faire.

» Je suis jusqu'a présent fort contente du roi,
» Fasse le ciel qu'il soit toujours le même.
» Il est bon prince au fond, & je crois que je l'aime
» A dieu je vais regner c'est un charmant emploi.
Que le prince est heureux; à ma sœur il sait plaire
J'en serois jaloux, moi, si je n'étois son frère

LE MARQUIS

Ah ça, mon cher prélat; ne perdons pas de tems
Et prenons entre nous quelques arrangemens.
Comment nous comporter quand nous serons ministres?

L'ARCHEVÊQUE

Bon, écarter du roi tous présages sinistres,
Épargner au sultan le fardeau de régner
Ne lui laisser de soin que celui de signer.
Nous reposer, tandis que force secrétaires
Payés bien cher feront bien ou mal les affaires.
Avoir de beaux esprits honnêtement gagés,
Faire des espions de tous nos protégés
Aimer jouer & boire en l'honneur de la France,
Nous montrer un moment à nos jours d'audience,
Promettre a tout le monde & tenir à bien peu
Tout cela dans le fond, mon frere, n'est qu'un jeu.

L MARQUIS

A merveille mais moi je suis noyé de dettes.

L'ARCHEVÊQUE.

Je le suis comme vous: mais réflexions faites
Je ne les payerai pas, chargeons nos héritiers
Du soin de s'arranger avec nos créanciers.

LE MARQUIS

Mes dettes ſont encore moins fortes que les votres ;
Je le ſçais, mais comment pouvoir en faire d'autres
Sans argent, ſans credit?

L'ARCHEVÊQUE

Rien de plus ſimple : il faut
Pour notre avènement établir un impôt.

LE MARQUIS

Oui : mais ſous quel pretexte.

L'ARCHEVÊQUE

En déclarant la guerre.

LE MARQUIS

J'y penſois ; mais à qui ?

L'ARCHEVÊQUE

Que ſcais-je ; à l'Angleterre ;
A l'Eſpagne, qu'importe? une miſere, un rien,
Peut embraſer l'Europe: alors il faudra bien
Que le peuple ſe rende & qu'il paye en ſilence.
Les ſoldats ſont traités un peu trop bien en France ;
Nous pouvons ſpéculer ſur leur ſolde, leur pain ;
Pour manger du pain noir, on ne meurt pas de faim
Et l'on ne s'en bat pas avec moins de vaillance.

LE MARQUIS

J'entends, en faiſant faire aux ſoldats pénitence
Le tréſor ſe remplit pour que nous le vuidions
C'eſt un tour tres plaiſant qu'au peuple nous jouons

LE MARQUIS.

Oh, très gai, mais des grands craignons la jalousie.
Ma sœur règne aujourd'hui, parce qu'elle est jolie,
Mais chacun pour sa femme ou sa fille, ou sa sœur,
Du poste qu'elle occupe ose briguer l'honneur.

L'ARCHEVÊQUE

De tant de concurrents, il faudroit nous défaire,
Et nous perpétuer dans notre ministère,
Il en est un moyen bien simple selon moi.
Ma sœur peut me choisir pour confesseur du Roi
Amoureux de la sœur, & pénitent du frere,
Si nous n'y consentons, le Roi nose rien faire.
Ma sœur a beau vieillir & perdre sa beauté,
Je force son amant à la fidélité
De la religion empruntant la puissance,
Je lui fais de l'aimer un cas de conscience.
Et vous sçavez le sort de la veuve Scarron.

LE MARQUIS.

Il n'en viendra jamais à ce point.

L'ARCHEVÊQUE.

Pour quoi non ?
J'ai de l'esprit autant que le plus fin jésuite,
Vous de même, ma sœur est pleine de mérite.
On obtient tout, aidé des femmes & du ciel.
A propos quel est donc cet ennuyeux mortel.
Que vous avez ici.

LE MARQUIS.

C'eſt un millionnairé.
Parlez mieux s'il vous plait de mon futur beau père,

L'ARCHEVÉQUE.

Quoi ce M. Dunoir ce bourgeois.

LE MARQUIS

Juſtement.
Sa cadette eſt dévote & veut vivre au couvent,
L'autre aura tout son bien & j'ai droit d'y prétendre.
La madame Dunoir ne veut que moi pour gendre,
Et comme leur fortune eſt aſſez a mon gré.
A tout évenement ma foi j'épouserai.

L'ARCHEVÊQUE.

Vous ferez bien; au fond c'eſt un homme eſtimable.
Sa femme à la fureur de se croire adorable,
Quoiqu'elle soit un peu déja sur le retour,
Moi je me divertis à lui faire la cour.

LE MARQUIS

Chut la voilà

SCENE IV.

LE MARQUIS, MADAME DUNOIR, L'ARCHEVÊQUE.

L'ARCHEVÊQUE.

Venez, venez, ma belle dame;

Vous êtes aujourd'hui charmante, sur mon ame
Nous faisions votre éloge.

MADAME DUNOIR

Ah vous êtes trop bons
Messieurs.

L'ARCHEVÈQUE

C'est donc ce soir enfin que nous jouons,
Pour repasser mon rôle, il faut que je vous laisse,
Je fais colin, adieu, ma charmante maitresse

MADAME DUNOIR

Colin sera très bien rendu par Monseigneur,

SCENE V.

LE MARQUIS MADAME DUNOIR

LE MARQUIS

Quand vous décidez vous à faire mon bonheur,
Madame, vous sçavez que j'aime votre fille?
Je ne la connois pas, mais on la dit gentille
Elle vous appartient & cela me suffit.

MADAME DUNOIR

Son père me désole, il à si peu d'esprit
Qu'il ne sent pas l'honneur que vous voulez lui faire
Un autre me dit-il à sa fille a sçu plaire,

LE MARQUIS

Quel fortuné mortel a donc touché son cœur?

MADAME DUNOIR.

C'eſt le petit Dulis, un médiocre auteur,
Qui croit que le talent supplée à la naiſſance
Qui sçait depuis deux jours Monſieur Dunoir en France
Et doit venir le voir aujourd'hui même ici.

LE MARQUIS

Chez moi! l'on me prend donc déjà pour un mari?

MADAME DUNOIR.

Ses ouvrages sont pleins du préjugé vulgaire,
Qu'étant tous ici bas enfans d'un même pere,
Les hommes en naiſſant sont tous égaux entr'eux.

LE MARQUIS

Mais vous me parlez là d'un homme dangereux;
Et peu content encore d'insulter la nobleſſe,
D'aimer ma prétendue, il a la hardiesse;
Oh je vous ferai voir homme à principes faux!
Que les hommes ici ne sont pas tous égaux.
Laiſſez moi faire; c'eſt pouſſer l'impertinence,
Un peu loin que d'oser imprimer ce qu'on pense,

MADAME DUNOIR

Grace pour lui, marquis.

LE MARQUIS *écrivant*

Non il eſt tant de sots.
Qui croiroient bonnement de semblables propos

Que non pas tant pour moi, que pour la France entière
Il eſt bon d'en punir l'auteur incendiaire,
Ecoutez.

(*Liſant la lettre qu'il vient d'écrire*)

Mon cher duc, chez moi dans ce moment,
Je poſſède un auteur qui s'eſt permis d'écrire,
Une épouvantable satire,
Contre les loix & le gouvernement.
De corriger son insolence,
Si l'on vouloit prendre le soin,
Le drôle a de l'eſprit & pourroit aller loin,
A la Baſtille on peut par pénitence.
Faire enfermer Monſieur Dulis.

MADAME DUNOIR

A la Baſtille, o ciel, y penſez vous marquis ?

LE MARQUIS.

Je lui fais trop d'honneur, ou pourroit-il mieux être?
Un pareil drôle eſt fait pour aller a Bicêtre,

(*continuant de lire.*

Envoyez moi donc s'il vous plait,
Une des lettres de cachet,
Dont vous tenez chez vous une manufacture ;
Tout a vous, mon cher duc, & puis ma Signature.

Il appelle un laquais..

Holà; faites partir un courrier ſur le champ
Qui porte cette lettre au duc de Saint-Florent.

MADAME DUNOIR

Vous êtes bien cruel.

LE MARQUIS

Et vous êtes trop bonne:
Je ne veux dans le fond le malheur de perſonne ,
Mais quand ils ſont de trop , on enferme les gens.
Il ne tiendra qu'a vous qu'il n'y ſoit pas long-tems;
Faites moi dès demain épouſer votre fille
Dès demain je le fais ſortir de la Baſtille.

MADAME DUNOIR

Allons, je vais encore parler à mon mari.
Mais ce pauvre Dulis qui vient voir ſon ami
A ce qu'on lui prépare eſt bien loin de s'attendre.

LE MARQUIS

Songez que s'il eſt libre, on le fait votre Gendre.

MADAME DUNOIR.

Ah cela n'eſt pas bien; ſon ſort me fait pitié
Et je ſouffre avec vous de me voir de moitié,
Mais ne me rendez pas au moins plus criminelle,
Et que ma fille en vous, trouve un époux fidèle.

(Elle sort)

LE MARQUIS *seul*

Ah je vous le promets. Pauvre femme! ſon cœur
Ne peut pas ſupporter encore une noirceur.
Ah nous la formerons; ma ſœur eſt favorite,
D'un rival dangereux me voilà bien-tôt quitte.

Je dois être content de tout ce que j'ai fait.
Deschamps, Viens m'habiller.

SCENE VI

LE MARQUIS, UN VIEUX PAYSAN, DESCHAMPS, DEUX GARDES CHASSES.

(Deschamps entre d'un côté, Le paysan et les Gardes de l'autre.)

UN DES GARDES *au vieux Paysan*

Votre cas n'est pas net.
Pour tout autre délit, peut-être il feroit grace,
Il ne badine pas quand il s'agit de chasse.

LE MARQUIS

Qu'est-ce?

LE GARDE

Ce paysan; Monseigneur, ce matin,
S'est oublié jusqu'à tirer sur un lapin.

LE MARQUIS

En prison, pour si peu, faut-il quon me tourmente?

LE GARDE

C'est qu'il a cinquante ans.

LE MARQUIS

Il en auroit soixante.

L'ordonnance eſt précise & l'age n'y fait rien.

LE PAYSAN

Mon bon seigneur, je n'ai qu'un petit champ pour bien
Tous les jours vos lapins y viennent par centaines,
Il faudroit donc n'avoir pas de sang dans les veines,
Pour se laiſſer voler sans tuer le voleur.

DESCHAMPS

Juſte ciel! c'eſt mon père: ah grace, monseigneur,
Je fis ſouvent pour vous taire ma conscience,
Je vous aidai ſouvent à tromper l'innocence,
A ranger des maris dans la claſſe des sots.
Si je fus un vaurien, pour prix de mes travaux,
De mon peu de scrupule & de mon sçavoir faire,
Daignez lui pardonner, Monseigneur, c'eſt mon père.

LE MARQUIS

J'en suis, mon cher Deschamps, désesperé pour toi.
Il n'en ira pas moins en priſon.

DESCHAMPS

Mais pourquoi.

LE MARQUIS

Tu dois, depuis deux ans paſſés à mon ſervice,
Sçavoir que quand j'ordonne, il faut qu'on obéiſſe.

DESCHAMPS *a ſon pere.*

Je connois un moyen très sur pour l'attendrir.
Tuez un peu le tems; je m'en vais revenir.

(*il sort*)

SCENE VII.

LES PRECEDENS HORS DESCHAMPS.

LE PAYSAN

Qu'elle diſtance hélas! de mes peines aux votres !
S'il vous manque un lapin, vous en avez bien d'autres,
Mais moi, ſi vous m'ôtez à mes enfans, demain
Peut être il ſont réduits a mendier leur pain.

LE MARQUIS

Paix, je ſuis humain, bon; le mercure de France
Périodiquement cite ma bienfaisance.
J'honore mes vaſſaux de ma protection ;
Mais ils n'ont pas pour moi la moindre attention.
On tire mon gibier jusques sous ma fenêtre :
Ah je vous ferai voir que je ſuis vôtre maitre ;
Il faut faire un exemple, & j'espére, faquins;
Que vous respecterez mes droits ſur les lapins.

SCENE VIII

LES PRÉCÉDENS, DESCHAMPS, UNE JEUNE PAYSANE.

DESCHAMPS.

Fermerez vous l'oreille a toute la famille?
Soit, rejettez le fils, mais écoutez la fille.

LE MARQUIS

Ta ſœur?

DESCHAMPS

Pour vous ſervir.

LE MARQUIS

Elle eſt fort bien vraiment
Le drôle sait mon foible, approchez, belle enfant,
Point de timidité, qu'avez vous a me dire?

LE PAYSAN

Rien du tout, Monseigneur, ma fille se retire:
Vous n'avez pas daigné m'accorder mon pardon
Il faut bien me ſoumettre, & je vais en prison.

LE MARQUIS

Allons. pour cette fois encore, je te pardonne,
Mais n'y retourne plus,

(à Deschamps)

Je n'y suis pour perſonne
Entends tu?

(à la jeune paysanne)

Restez vous, je veux vous dire un mot.

LE PAYSAN

Permettez, monseigneur........

LE MARQUIS

T'en iras tu maraud?

DESCHAMPS *á son père.*

Partez donc; monseigneur va se mettre en colère

LE PAYSAN *á son fils.*

Malheureux! il falloit laiſſer punir ton père

DESCHAMPS

Vous vous moquez; j'aſſure une dot à ma sœur.
(Deschamps et les deux gardes eutrainent le Paysan malgré lui).

SCENE IX

LE MARQUIS, LA JEUNE PAYSANNE

LE MARQUIS

Vous voyez, je fais tout pour vous, mon petit cœur,
Tant qu'elles ont l'esprit de n'être pas cruelles.
Je ne sais ce que c'est que d'affliger les belles.

LA JEUNE PAYSANNE

Excusez, monseigneur, mais mon pere m'attend.

LE MARQUIS

Votre pere peut bien vous attendre un moment;
Vous devez vous louer, je crois de ma clémence;
Mais j'éxige en retour quelque reconnoissance.

LA JEUNE PAYSANE

J'en ai pour vous autant que je dois en avoir.

LE MARQUIS *la plaçant devant une glace*

Ma belle enfant, jettez les yeux sur ce miroir,
Dites, ce joli teint & ce charmant visage
Ont ils été créés pour rester au village?
Laissez la votre père, & venez à Paris.
Je vous promets un sort, des bijoux, des habits,
Et pour premier laquais, vous aurez votre frère.

LA JEUNE PAYSANNE

J'ai me mieux être ici servante de mon pere,
Que d'avoir à Paris mon frère pour valet.

LE MARQUIS

Oui, mais je puis détruire aussi ce que j'ai fait
A des conditions, moi, je promettois grace
Il faut pour l'obtenir, que l'on y satisfasse.

LA JEUNE PAYSANNE

C'est punir qu'accorder une grace à ce prix.

LE MARQUIS

Mais vous n'y pensez pas; refuser un marquis!

LA JEUNE PAYSANNE

Monseigneur n'a-t-il pas autre chose a me dire?

LE MARQUIS.

Ma foi non.

LA JEUNE PAYSANNE

En ce cas, souffrez qu'on se retire

(*Elle sort.*

LE MARQUIS *seul.*

Ceci devient piquant, ah parbleu, je vaincrai
Cette vertu sauvage, oû bien je ne pourrai.
Deschamps.

SCENE X.

DESCHAMPS, LE MARQUIS

DESCHAMPS.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Ta sœur avec moi reste seule
Et je crois la tenir; point, c'est une bégueule,

Un dragon de vertu qui n'entend pas raison.

DESCHAMPS.

C'est que de son vieux pere elle aura pris leçon ;
De nuire à ses enfans le bon homme a la rage ;
Si je l'en avois cru, je serois au village,
A labourer la terre au lieu d'être à Paris
Le confident heureux de monsieur le Marquis ;

LE MARQUIS.

A mes prétentions, c'est l'honneur qui s'oppose !

DESCHAMPS.

L'amour y pourroit bien entrer pour quelque chose:
Le beau Lucas de près lui fait la cour.

LE MARQUIS.

Pourquoi
S'il est joli garçon, ne sert-il pas le roi?
Allés d'autres sans lui cultiveront la terre
Je veux du beau Lucas songer à me défaire
Tu n'es pas scrupuleux toi?

DESCHAMPS

Fi donc Monseigneur.
A la petite, à moi vous faites trop d'honneur.
Je me suis bien défait de mes façons grossières ,
J'ai des gens comme il faut adopté les manières ;
Tout le monde à Paris se conduit comme moi
Je fais pour Monseigneur, ce qu'il fait pour le roi
Je suis au fait.

LE MARQUIS

Suffit, que tu ferois aimable,
Defchamps,fi tu pouvois la rendre un peu traitable
Ma petite maifon eft un endroit charmant
Si tu l'y conduifois.

DESCAMPS.

Eh mais très aifément
Sous un prétexte en l'air, à l'instant je la mène
A deux cens pas d'ici: là j'ai foin qu'il fe tienne
Une chaife de poste & quatre de vos ge ns ;
Et fix chevaux légers prenant le mord aux dents
La font rapidement rouler hors du village;
La petite maifon devient fon appanage
Et nous la dépofons au fond de fon boudoir.

LE MARQUIS.

Fort bien, & moi fans bruit je m'échappe ce foir,
Il ne me faut qu'un mot pour réduire la belle.

DESCHAMPS.

Fort bien,je vais la rendre heureufe en dépit d'elle.

(*il sort*)

LE MARQUIS *seul*

C'est un Garçon d'efprit que ce pauvre Defchamps;
Un bon frère qui veut le bien de fes parens :
Qu'il fçache de fa fœur m'assurer la conquête:
Et j'tai ai foin de lui, j'aime qu'on foit honnète.

SCENE XI.

LE MARQUIS, M. GRIPARD.

LE MARQUIS.

Eh c'eſt Monſieur Gripard mon trés cher procureur.

M. GRIPARD.

De Monſieur le marquis trés humble ſerviteur.

M. GRIPART

A quel heureux hazard dois je vôtre préſence ?

LE MARQUIS.

Pour deux jours au palais nous ſommes en vacance
Tous mes confreres vont pour prendre l'air aux champs,
Mais moi je viens chez vous mieux employer mon tems.
Procureur en la cour, & votre secrétaire
Subdélégué, bailli, juge de votre terre
Je ne ſçais ce que c'eſt que prendre du repos;
Je viens, me delaſſe en changeant de travaux,
Tenir mon audience & tirer la milice.

LE MARQUIS

Ah parbleu, vous allez me rendre un grand service
Pourriez vous bien donner l'honneur du billet noir
Au nommé Lucas.

M. GRIPARD

Oui mais je voudrois ſavoir

A quelle intention l'honneur qu'on lui destine?

LE MARQUIS.

C'est que c'est un garçon bien fait, de bonne mine.

GRIPARD.

La ruse est innocente & se peut employer,
Pour enrichir l'état d'un nouveau grenadier.

LE MARQUIS.

Sans doute: eh bien Gripard, comment vont les affaires?
En juge t-on beaucoup ?

GRIPARD.

De pareilles miséres
Sont bien loin d'occuper nos sages magistrats,
Les procès sont nombreux, mais on n'en juge pas.
La cour a des objets de plus haute importance.
Ne faut-il pas au roi faire une remontrance,
Sur son dernier édit.

LE MARQUIS.

Eh quoi le parlement
Refuse donc toujours son enregistrement?

GRIPARD.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Et de quel droit prétend il au monarque
Oter de son pouvoir la plus insigne marque.

GRIPARD.

La cour pour refuser a bien autant de droits

Que le monarque en a pour proposer des loix.

LE MARQUIS

Comparer du palais la puissance usurpée
Au pouvoir que nos rois, de Dieu, de leur épée
Tiennent directement.

Md. GRIPARD

Soyons de bonne foi,
On ne nous entend point : les Parlemens, le roi
Ont des prétentions folles en conscience.

LE MARQUIS

A qui donc appartient la suprême puissance ?

GRIPARD. (*en confidence au marquis*)
Au peuple.

LE MARQUIS.

Vous riez ?

M. GRIPARD

Je ne plaisante pas,
Avec crainte je vois s'élever nos débats
Nous nous invectivons tout haut les uns les autres,
Nous montrons le néant de vos droits et des nôtres
Et quand nous nous disons ainsi nos vérités,
Du peuple avidement nous sommes écoutés.
Vers son terme par nous sa raison s'achemine,
Et c'est de là qu'un jour viendra notre ruine.

LE MARRQUIS

Eh mais, s'il eſt ainsi, que n'enregiſtrez vous ?

M. GRIPARD.

Pourquoi toutes vos loix frappent-elles ſur nous?
Nous favoriserions de bon cœur vos manèges,
Mais il faut respecter au moins nos privilèges

LE MARQUIS

Vous avez bien raison, c'eſt ce que je leur dis;
Pour épargner les grands frappez les petits;
Ceux ci se laiſſeront tout prendre sans ſe plaindre,
Ceux-là se plaignent haut & sont vraiment à craindre
Si je gouverne un jour, c'eſt ce que je ferai;

Md. GRIPARD

Et vous ferez fort bien, mais je vous reverrai,
Le sommeil chaque nuit me fuit avec constance;
j'ai besoin de dormir, je vais à l'audience.

(il sort)

LE MARQUIS *seul*

Si je calcule bien; la petite Deschamps
Doit déjà se trouver au pouvoir de mes gens
Eh mais, voici son frère.

SCENE XII

LE MARQUIS, DESCHAMPS *tout échevelé.*

LE MARQUES

Eh bien eſt elle en route?
Elle a beaucoup gémi, beaucoup crié sans doute

DESCHAMPS

Que n'a-t-elle crié moins haut pour mon malheur

LE MARQUIS

Quoi, qu'eſt-il arrivé ?

DESCHAMPS

Mon innocente sœur
Etoit déjà, Monsieur, dans la chaise de poſte.
Chacun de nous prés d'elle avoit choisi son poſte,
Un jeune homme à cheval suivi de son valet
Entend ses cris, accourt, de vingt coups de fouet,
Il a gratifié déjà tous mes confrères
Qui sentant sur leur dos tomber les étrivières
Prennent la fuite: moi, plus brave ou moins peureux
Je prètends résister, mais un bras vigoureux
De deux larg es soufflets colore ma figure,
Me fait rouler tremblant au bas de la voiture,
Ma ſœur juge qu'il eſt tems de s'évanouir;
Tandis que l'inconnu cherche à la ſecourir,
Je m'échappe, j'accours encor tout hors d'haleine
Pour fuir de nouveaux coups & vous compter ma peine

LE MARQUIS

Lache!

DESCHAMPS

D'un honnête homme on peut faire un fripon;
Mais en vain on veut faire un brave d'un poltron.

LE MARQUIS

So s d'ici, miſérable, à l'inſtant je te chaſſe.

DESCHAMPS

Monsieur....

LE MARQUIS

En te chaſſant, je crois te faire grace.

DESCHAMPS

Avant d'entrer chez vous j'aimais la probité;
Vous me chassez, Monsieur, après m'avoir gâté.

LE MARQUIS

Vat-en & plus long-tems ne me romps pas la tête,

DESCHAMPS

Aurai je aſſez de cœur, pour devenir honnête?

(il sort)

LE MARQUIS *seul*

Quel eſt le malheureux qui m'a ravi sa sœur ?

SCENE XIII

LE MARQUIS, DULIS, LA JEUNE PAYSANNE
(*Dulis et son valet amenent la jeune paysanne évanouie*).

DULIS *au marquis*

Mille pardons, des mains d'un lâche raviſſeur
A l'instant j'ai sauvé cette jeune personne
Ma démarche, Monsieur peut-être vous étonne
Mais daignez m'écouter, je me nomme Dulis,

Je viens dans ce château voir un de mes amis
Et je vous crois une ame aſſez compatiſſante,
Pour accorder azile à la beauté souffrante.
Dulis et son valet s'empressent autour de la jeune (paysanne pour la ſecourir)

LE MARQUIS

Vous ne vous trompez pas, je suis fort bienfaisant
Monsieur.(*apart*) ah ah, faquin, vous n'etes pas content
De m'enlever ma femme, il vous faut ma maitreſſe
Encor, nous allons voir.

SCENE XIV

LES PRECEDENS, M. DUNOIR, L'ABBÉ

M. DUNOIR *à l'abbé.*

Sotte délicateſſe
Dont je ne pas veux même entendre les raisons.
Ne vaut-il pas bien mieux qu'ensemble nous partions?
Jusqu'a demain, parbleu vous pouvés bien attendre
(*appercevant Dulis*)
Eh c'est mon cher Dulis, embrassés moi mon gendre

LE MARQUIS, *à part*

Son gendre? pas encor.

SCENE XV

LES PRÉCÉDENS, L'ARCHEVÈQUE, MADAME DUNOIR

L'ARCHEVÊQUE

Eh bien qu'est ce ? l'on dit

Qu'une jeune personne icy s'évaouit!
J'apporte mon flacon

DULIS

C'eſt trop de complaisance
Monseigneur, la voilà qui reprend connoiſſance.

LA JEUNE PAYSANNE *revenant à elle*

Ou suis je ?

DULIS

En sûreté, chez un homme d'honneur,
Qui veut vous protéger

LA JEUNE PAYSANNE

Dieu;c'est lui? qu'elle horreur.

LE MARQUIS *à part*

Tout va se découvrir

DULIS

Expliquez ce mistère

LA JEUNE PAYSANNE

Mon raviseur était son valet et mon frère

DULIS

O ciel

MADAME DUNOIR

Que dites vous ?

L'ARCHEVÊQUE.

Elle est fort bien, vraiment

Sur votre gout, marquis, je vous fais compliment.

MADAME DUNOIR

Quoi, Monsieur, c'est ainsi que vous aimez ma fille?

MONSIEUR DUNOIR

Lui, qu'un tel libertin entre dans ma Famille?

LE MARQUIS

Oubliez vous que c'est chez moi que vous parlés?

M. DUNOIR.

Fort à propos, Monsieur vous me le rappellez
Et je n'y serai pas encore long-tems j'espére.
Venez tous mes enfans, et vous aussi; ma chere
Dont le Brave Dulis a conservé l'honneur,
Dans la Suiffe allons tous retrouver le bonheur.

LE MARQUIS

Eh mais, attendez donc (*a part*) s'ils partoient ma vengence
Arriveroit trop tard.

L'ARCHEVÊQUE.

Mais qu'elle pétulance
Quoi, pour si peu, Monsieur, faut-il donc s'emporter?

M. DUNOIR

Avec vous plus longtems, je ne puis m'arrêter

L'ARCHEVÊQUE.

A quand remettrons nous notre opéra comique?

LE MARQUIS

Avant de se brouiller, il faut que l'on s'explique.

M. DUNOIR

Nous partons:

SCENE XVI.

LES PRECÉDENS, UN EXEMPT

L'EXEMPT

Un moment, c'eſt de la part du roi:
Qui d'entre vous, Meſſieurs ſe nomme Dulis.

DULIS

Moi.

L'EXEMPT

Suives moi donc, ou j'ai l'ordre de vous conduire.

M. DUNOIR

Ou donc;

L'EXEMPT

C'eſt ce qu'il m'eſt défendu de vous dire.

MADAME DUNOIR

Je cède a mes remords, il fau[illegible] découvrir
C'eſt graces à Monſieur, que l'on v[illegible] le ſaiſir
C'eſt Monſieur qui le fait conduire a la [illegible]ſtille.
Vous deſtiniés Dulis pour époux à ma fille,
Pour ſe débaraſſer d'un rival trop heureux,
C'eſt Monſieur qui ſe ſert de ce moyen affeux.

DULIS

Monsieur, j'ai mis au jour un courageux ouvrage
Ou j'ai dit bien du mal des Grands a chaque page ;
Vous prouvés que j'ai dit la pure vérité.

M. DUNOIR

Va , va , j'aurai raison de cette indignité.
Il n'est pas encor temps de nous insulter , traitre
Tu n'en es pas encor ou tu penses en être
Je connois le ministre , il est homme de bien ,
Voyons si ton crédit surpassera le mien.
Je pars pour l'implorer.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, UN COURIR.

LE COURIER

Grande , Grande nouvelle ;
J'arrive de Versailles.

LE MARQUIS

Eh parle qu'elle est-elle ?

LE COURIER *lui remettant une lettre.*

Lisez.

LE MARQUIS *lisant.*

» Mon cher marquis, crevez tous vos chevaux
Et venez m'embrasser ; apprenez en deux mots

Que du miniſtre la diſgrace
A la cour n'eſt plus un ſecret,
Et que le roi vous a donné ſa place.
Que pour notre maiſon, plein d'un vif intérêt,
Pour bien payer les honnêtes ſervices;
Que le Prélat lui rendit ſi ſouvent;
Il vient de lui faire préſent
De la feuille des bénéfices,
Et qu'un ambaſſadeur nouveau,
Pour obtenir à ce cher frère,
Les honneurs du ſacré chapeau
Est député vers le ſaint père ».

M. DUNOIR *consterné*

Allons à nos malheurs, il ne manque plus rien.

L'ABBÉ *à M. Dunoir*

Soutiendrez vous encore qu'icy bas tout eſt bien?

M. DUNOIR

Non: mes yeux ſont ouverts, je faiſois un beau rêve
Le plus affreux reveil au même inſtant m'enleve
Mon bonheur & celui de mon meilleur ami.
Qu'elle fatalité vous a conduit icy
Dulis? il eſt donc vrai que dans notre patrie
La perſécution eſt le prix du Génie?
Que l'intrigue écraſant, les vertus, les talens,
Les maux ſont pour les bons les biens pour les méchans?

LA JEUNE PAYSANNE *à Dulis*

M'avez vous épargné l'horreur de l'infamie
Pour aller au cachot terminer votre vie
(*Se jettant aux genoux du marquis*)
Je n'y résiste plus, parlez, parlez Monsieur
Dois-je désespérer de toucher vôtre cœur?
Mes malheurs sont bien grands, ce dernier les surpasse
Que faut-il faire enfin pour obtenir sa grace.

DULIS *la relevant*

Que faites vous, o ciel, sachez vous respecter,
Ce que vous proposez, il pourroit l'accepter
Le lâche ; & que me fait de vivre dans les chaines?
Aurois je dans le monde à souffrir moins de peines?
Lors que le despotisme accable mon pays,
Pour quoi pleurer sur moi? Vous seuls, ô mes amis,
Vous que si vivement mon malheur intéresse
Me faites regretter le monde que je laisse.

(*A M. Dunoir*)

D'épouser votre fille, ami j'étois tout près,
Dites lui que Dulis ne l'oublîra jamais
Que libre, où dans les fers, je lui serai fidèle
Que mon plus grand supplice est de m'éloigner d'elle.
Pour la derniere fois adieu Monsieur Dunoir
Adieu mes bons amis; (*à l'exempt*) faites votre devoir.
Monsieur.

(*L'exempt l'emmene, Monsieur Madame Dunoir & la eune Paysanne accompagnent Dulis & sortent avec lui*)

L'ARCHEVÊQUE, *à l'Abbé qui veut les ſuivre.*

Tout beau l'abbé, n'allez donc pas ſi vite,
Je vous ai deſtiné, mon cher, un autre gîte.
Je n'ai pas oublié vos inſolens diſcours,
Et j'ai trouvé moyen d'en arrêter le cours,
Au prochain ſéminaire ayez la complaiſance,
De vous rendre ce ſoir pour faire pénitence :
Là votre tête aura le tems de ſe murir,
Et quand voûs ſerez ſage on vous fera ſortir.
Nous, avec notre ſœur, allons regner mon frere.

(*Le marquis et l'archevêque sortent*)

L'ABBE *seul*

J'ai dit la vérité, tel en eſt le ſalaire,
Mais le mal eſt au comble & ne peut pas durer.
Plus nous ſouffrons & plus nous devons eſpérer :
Le genie à la fin briſera ſes entraves
Il oſera parler dans le cœur des eſclaves:
Il va faire bientôt germer la vérité.
Le peuple saisira sa souveraineté
L'égalité sera pour toujours établie
Ces reſpectables noms, citoyen et patrie
N'exiſtant aujourd'hui que dans notre déſir
Vont renaitre bientôt pour ne jamis mourir

LE PRESENT

COMÈDIE

EN UN ACTE

A PARIS

De l'Imprimerie du POSTILLON Rue Basse-
du-Rampart de la Madeleine N°. 22.

THE NEWBERRY
LIBRARY

PERSONNAGES

L'ABBÉ Curé constitutionnel

Le cy-devant Marquîs DURIBAR

Madame DURIBAR fille ainée de M. DUNOIR

Le Cardinal

HENRIETTE fille cadette de M. DUNOIR.

DESCHAMPS journaliste aristocrate.

LA FLEUR Valet de DURIBAR.

Une vieille gouvernante.

Troupe d'aristocrates.

La Scéne est à Paris chez M. Dunoir, juge de Paix; dans la salle ou il tient l'audience.

LE PRESENT

COMÈDIE

SCENE PREMIERE

LA FLEUR DESCHAMPS *habillé superbement*

(*Ils entrent chacun d'un côté différent*)

DESCHAMPS

Le marquis Duribar, est-ce ici qu'il demeure ?

LA FLEUR

Ici, Monsieur, il va revenir tout à l'heure.
N'est-ce pas là Deschamps ?

DESCHAMPS

Je crois que c'est la Fleur.

LA FLEUR

C'est Deschamps, c'est celui dont je suis successeur.

DESCHAMPS

C'est lui qui du Marquis fut valet à ma place.

LA FLEUR

Il a bon air

DESCHAMPS

Eh viens mon cher que je t'embrasse ;
Malgré l'état brillant ou mon esprit ma mis ,
Avec plaisir toujours je revois mesamis.

LA FLEUR

Mons Deschamps , pour avoir un air de cette sorte,
Qu'avés vous fait depuis qu'on vous mit à la porte,
Parceque votre sœur eut plus d'honneur que vous?

DESCHAMPS

Bien des choses , ma foi , mais de grace instruis nous,
Mon cher enfant, d'un fait que j'ai peine à comprendre.
Vous logés chez Dunoir

LA FLEUR

Oui; mon maitre est songendre.

DESCHAMPS

A vous donner sa fille il a donc consenti?

LA FLEUR

Non.

DESCHAPS

Ah j'entends , sa fille aura pris le parti

D'épouser le marquis sans l'aveu de son père.

LA FLEUR

Point;

DESCHAMPS

Mais qu'a-t-elle fait?

LA FLEUR

Ce qu'elle devait faire:
Mon maitre tout puiſſant, ſon amant en priſon,
Et ſon pere en exil, elle perd la raison.
Pour obtenir leur grace elle ſe ſacrifie,
Comptant ſur des ſermens que le marquis oublie;
De là mauvais ménage, & ſéparation,
Puis ſurvient tout à coup la révolution;
Mon maitre du françois redoutant l'énergie
Part, court chez l'étranger maudire ſa patrie,
Voilà qu'un beau matin, on décrete qu'il faut
Où réſider en France, où payer triple impôt,
Nous rentrons malgré nous dans ce pays funeſte,
Et de nos biens ainſi nous conservons le reſte.

DESCHAMPS

Et Dulis?

LA FLEUR

Mais avant la révolution,
Mon maitre marié, Dulis ſort de priſon.
Grand déſeſpoir alors qu'il revoit ſon amante
L'épouſe du Marquis: il pleure, il ſe lamente,
Il part, dans vingt pays, promene ſon chagrin
Et bref de ſon hiſtoire on ignore la fin,

En tout cas, s'il est mort dieu veuille avoir son ame:
Pour revenir à nous, du pere de sa femme
Mon maitre en sa faveur excite la pitié,
Et de son logement nous avons la moitié.
Mauvais séjour, non pas que sa femme nous gêne,
Nous ne lui parlons point; nous la voyons à peine:
Cette maison est vaste, elle loge la-bas
Et nous logeons icy, mais apprends qu'il n'est pas
Dans toute la maison de valet, de servante,
Que le renversement qui s'opére n'enchante.
Tout respire en ces lieux la révolution:
Monsieur Dunoir nommé juge de sa section
A notre porte ici. vient tenir audience.

DESCHAMPS

Tu n'es pas partisant de ce qu'on fait en France?

LA FLEUR

Sans votre liberté je faisois mon chemin.
Pour un homme de cour pitoyable destin
Que celui de ramper: supprimer la livrée,
C'est une chose encor digne d'ètre admirée,
C'est charmant, mais comment voulés vous désormais
Que d'un valet de chambre on distingue un laquais.

DESCHAMPS.

Par exemple voilà des malheurs véritables.

LA FLEUR

Serois tu démocrate?

DESCHAMPS

Oui de par tous les diables.
Chaque matin pourtant il paroit ſous mon nom
Quatre pages d'horreurs contre la nation.
Mais c'eſt là juſtement ce qui fait qu'en mon ame
J'approuve fort, mon cher, ce que tout haut je blâme:
Que de tout ce qu'on fait d'autres ſe trouvent mal,
Moi je m'en trouve bien graces à mon journal.

LA FLEURE

Quoi Deſchamps journaliſte ! àpeine ſais tu lire:

DESCHAMPS

Tu dis vrai; cependant je fais métier d'écrire
J'ai huit mille abonnés.

LA FLEUR

Et tes principes ſont?

DESCHAMPS

Ariſtocrates.

LA FLEUR

Bien: mais ne crains tu pas

DESCHAMPS

Non.
La loi nous garantit des fureurs populaires
Et le peuple d'ailleurs à nous ne ſonge gueres.
Il est quelques momens de tribulation,
Mais tout cela ſe borne à des coups de baton;
Du reſte, de l'eſprit des autres je profite:

Sans y mettre du mien, ma fœuille a du mérite;
D'un cy-devant marquis je reçois un couplet,
Un bon mot d'un abbé; contre certain décret:
L'un fait un calambourg, l'autre une parodie,
Chacun pour m'enrichir, épuiſe ſon génie :
Ce qu'on m'envoye au fonds n'est pas bien merveilleux,
Et ſi je m'en mêlois je ferois beaucoup mieux.
Je paye un pauvre auteur qui prend beaucoup de peine
Pour refondre le tout, et moi je me promène.
Je dine chez les grands, j'ai le cabriolet
Les femmes que je veux & le petit jokei.
Je poursuis vivement un certain monaſtère,
Que j'obtiendrai malgré la chaleur de l'enchere;
Je joue à tous les jeux, je gagne énormément;
On me paye en écus, et je vends mon argent.

LA FLEUR.

C'eſt fort bien, mais enfin ici que viens tu faire?

DESCHAMPS.

A Monsieur le marquis offrir mon miniſtère.
Il n'a pas en ces lieux perdu son tems, dit-on
D'un club formé par lui, n'eſt-il pas queſtion?

LAFLEUR

Chut, parle bas, bien bas.

DESCHAMPS

Mais ce club?

LAFLEUR

Il commence :

Et nous tenons ce soir la seconde séance

DESCHAMPS

Et ton maitre y pérore

LA FLEUR

Eh mais assurément;

Le cardinal son frère en est le président

DESCHAMPS

Ou vous assemblés vous?

LA FLEUR

Icy

DESCHAMPS

Bon

LA FLEUR

Icy même

C'est moi qui suis l'auteur de ce beau stratagême.
Par tous les fugitifs mon maitre, de Turin,
En France est députè pour sonder le terrein,
Et le portier gagné par des belles promesses,
Va bientôt faire entrer femmes de cour, abbesses,
Cordons bleus, rouges, noirs, prélats, abbés, marquis;
Conseillers de grand chambre, enfin ce que Paris
De beau monde en son sein peut renfermer encore;
Ici du nom français la perte se déplore,
Chacun pleure surtout, sur ses propres chagrins,
Comme on craint en passant d'éveiller les voisins,

A deux ou trois cens pas on laiſſe ſa voiture
Et l'on arrive à pied.

DESCHAMPS.

Mais ſi par avanture
Monsieur Dunoir venoit à ſçavoir de vos tours,
Que diroit-il ?

LA FLEUR.

Il eſt abſent depuis 8 jours ;
Ses filles, deux valets, une vieille ſervante,
Sont ſeuls dans la maiſon, ainſi point d'épouvante ;
De chercher un local, cependant on prend ſoin,
Mais nous, nous eſpérons n'en pas avoir beſoin
Et quitter pour jamais cette ville coupable.

DESCHAMPS

Et de l'argent ?

LA FLEUR.

Ecoute un projet admirable
Qui va nous en fournir : le marquis avant peu,
Donne ſa belle ſœur à ſon jeune neveu.
Il l'attend à Coblentz.

DESCHAMPS

La petite Henriette ?

LA FLEUR.

Oui,

DESCHAMPS

J'ai cru que Dunoir deſtinoit ſa cadette

A ce modeste abbé que j'ai vu rarement ;
Mais qui logeoit chez nous cependant.

LA FLEUR.

Oui vraiment,
Mais la fille en exil avoit suivi son père ;
Et pendant les deux ans qu'il passe au séminaire,
L'abbé les perd de vue, il se voue à l'autel,
Il est prêtre, curé constitutionnel :
Il est redevenu l'ami de la famille,
Mais il se mord les doigts de n'avoir pas la fille ;
Tu sais bien qu'il prêchait assez passablement,
Le voila député de son département,

DESCHAMPS.

Fort bien, mais aujourd'hui ton maitre,
N'est pas aussi puissant mon cher qu'il faudroit l'être,
Pour faire cet hymen comme il fit le premier.

LA FLEUR.

Il est d'autres moyens que l'on peut employer :
Profitant des leçons que lui donna sa mere,
Du côté séduisant lui faisant voir l'affaire,
Lui donnant le prélat enfin pour directeur,
Le marquis d'Henriette a su toucher le cœur,
Elle est à nous, ce soir au club on la présente,
A l'himen arrêté je veux qu'elle consente,
Beau projet que l'abbé pourroit déconcerter,
C'est pourquoi sur le champ, il faut l'éxécuter,
A quitter avec nous cette cité perfide,
Ce soir aprés le club le prélat la décide,

Nous avons de l'ainée accaparé la dot,
L'autre nous eſt acquise & la suivra bientôt.

DESCHAMPS.

Oui mais aprês la dot

LA FLEUR.

Après vraiment j'espère,
Que nous aurons repris notre grandeur première.

DESCHAMPS.

Tu comptes la-deſſus ? la sérieusement ?
Imbécille: il leur faut de l'eſprit, de l'argent,
Ils n'ont ni l'un ni l'autre! Il faut être bien bête.
Un monarque fameux par plus d'une conquête,
N'oseroit quen tremblant attaquer les français,
Et ces petits meſſieurs font de petits projets,
Dans leur petits cerveaux se croyant fort à craindre.
De leur sottise au reſte, il ne faut pas nous plaindre,
Profitons en plutôt. Quand tout étoit au mieux,
Ils ſe ſervoient de nous, il faut nous servir d'eux,
Si quelqu'un de nos tours venoit à se connoitre,
On pendoit le valet, on faiſoit grace au maitre.
Que du ſort à leur tour ils éprouvent les coups
Et ſi l'on pend quelqu'un, que ce ne ſoit pas nous.

LA FLEUR

Ainſi donc, je ne ſuis qu'un vrai ſot a t'entendre

DESCHAMPS.

Juſte, mais ce marquis ſe fait par trop attendre

LA FLEUR

Comment, l'on a ſouppé? déjà j'entends du bruit:
Reviens pour la ſéance.

DESCHAMPS

A qu'elle heure

LA FLEUR

A minuit

(*Deſehamps ſort* ;

C'eſt Madame & l'Abbé, mais ils auront beau faire,
D'Henriette avec nous la fuite eſt néceſſaire,
A nous ſuivre à Coblentz nous ſaurons l'engager
Et pour avoir ſa dot, la faire voyager.

(*La Fleur ſort*).

SCENE II

MADAME DURIBAR, L'ABBÉ, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

Oui, Monſieur le Curé, C'eſt Dieu qui vous envoye
Il faut que votre zèle auprès d'elle s'employe
Elle avance à grands pas vers la perdition
Le Prélat eſt chargé de ſa direction.

MADAME DURIBAR.

Si vous vous rappellez les projets de ſon père,

A vous plus qu'à tout autre, elle doit être chère ;
Sa main est un trésor qui vous fut destiné.

L'ABBÉ.

Le ciel a de mon sort autrement ordonné ;
Laissons cela madame & parlons d'autre chose.
De nos peines ainsi votre époux seul est cause
Et Dulis auroit fait si bien votre bonheur.

MADAME DURIBAR

L'abbé laissons Dulis & parlons de ma sœur.

LA GOUVERNANTE

Elle vient.

SCENE III.

LES PRÉCÈDENS HENRIETTE.

(*La Gouvernante s'assied et travaille*)

HENRIETTE.

Vous voilà

MADAME DURIBAR

Convenez en ma chere
Vous ne nous cherchiés pas: quoi parce qu'on differe
D'opinion, faut-il se fuir; ne plus s'aimer ?

HENRIETTE

Point du tout, mais comment pouvez vous estimer

Les outrages affreux qu'on a fait à l'églife?
Vous m'affligés, Monfieur, il faut que je le dife
Vous dont j'avois toujours refpecté les vertus,
Et qu'aujourd'hui je vois au nombre des intrus:
Vous d'un pafteur vivant qui poffèdes la cure,
Ah, l'on vous a trompé, Monfieur j'en fuis bien fure
De vous même fi mal vous ne pouviés agir,
Eh bien écoutez moi, je veux vous convertir.

L'ABBÈ

J'ai ma façon de voir & vous avés la vôtre,
Je ne veux point vous faire en adopter une autre:
Il n'eft ni dans mon cœur, ni dans mes fonctions
De contraindre perfonne en fes opinions,
Mais permettés au moins que je me juftifie :
J'ai juré d'obferver les loix de ma patrie;
Je plains l'homme abufé qu'un motif fpécieux
Sur un ferment fi fimple a rendu Scrupuleux
Il fuit fa confcience & ce ferment la bleffe;
Sachons la refpecter jufques dans fa faibleffe;
Mais ai-je fait un crime en acceptant l'honneur
De gouverner, d'inftruire un troupeau fans pafteur?
Des enfants délaiffés m'ont choifi pour leur père;
Fallait-il refufer ce facré miniftère,
Les laiffer orphelins? Acceptons le plutôt,
Non, comme notre bien, mais comme un vrai dépôt:
Que mon prédéceffeur à la loi fatiffaffe,
Qu'il prête fon ferment, & je lui rends fa place;

Mais, il eſt tard, pardon, nous nous verrons demain ;
Si de me convertir vous avez le dessein.
Rien ne vous preſſe encore, puis qu'ici je demeure.
Il me faudra ſortir demain de très bonne heure,
Je me retire.

LA GOUVERNANTE *ſe levant et éclairant l'Abbé*

Allez, je veux vous èveiller
Et j'ai de quoi paſſer la nuit à travailler.

MADAME DURIBAR *à sa sœur*

Ma sœur pourquoi donner dans ce travers extrême?
Pensons différemment ; mais aimons nous de même.

SCENE IV

HENRIETTE *ſeule*

Je ne sais, le prélat m'annonce un Dieu vengeur
Mais l'abbé trouve mieux le chemin de mon cœur.
J'irai ce soir au club ; ma parole m'engage ;
Je les entends déjà parler de mariage
Avec un étourdi que je ne connais pas,
Je crains qu'au précipice ils ne portent mes pas.

SCENE IV

HENRIETTE LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE *revenant avec ſon flambeau*

Ah que pour un abbé ce jeune homme eſt aimable

Henriette

HENRIETTE *d'un air préoccupé*

Oui beaucoup.

LA GOUVERNANTE

C'eſt qu'il parle en homme raisonnable;

HENRIETTE

Tu crois ?

LA GOUVERNANTE

Ecoutez donc, on s'y connoit un peu:
J'ai de l'expérience.

HENRIETTE

Adieu ma bonne, adieu

(*elle sort*)

SCENE VI.

LA GOUVERNANTE *seule*

Il a su la toucher, sans cette loi funeſte
Ce maudit célibat, je répondrois du reſte;
Tout seroit, ſelon moi, beaucoup mieux arrangé
Si l'on avoit donné des femmes au clergé;
C'étoit au lieu des biens qu'il eſt forcé de rendre
Lui reſtituer ceux qu'il a droit de reprendre.

(*elle sort et oublie son ouvrage*)

SCENE VII.

LA FLEUR, LA GOUVERNANTE.

LA FLEUR

(Qui a entendu ce que disoit la gouvernante).

J'entends, quand vous parlez ainſi, c'eſt pour avoir
Un mari dans le nombre.

LA GOUVERNANTE.

(d'un ton bruſque)

Ah ah ! c'eſt vous ? bon ſoir.

LA FLEUR.

A dieu donc ; elle laiſſe en partant ſon ouvrage.
Penſons à notre affaire, à demain le voyage,
Mais j'entends le marquis.

SCENE VIII

LE MARQUIS, DESCHAMPS, LA FLEUR.

LE MARQUIS *à Deſchamps.*

Je m'intéreſſe à toi,
Tu béniras un jour, en t'attachant à moi
Tous les dangers auxquels aujourd'hui tu t'expoſes;
Laiſſe un peu ſeulement ſe rétablir les choſes.
Puiſque ton bon génie enfin t'a fait auteur,
Je te promets d'avance un brevet de cenſeur.

Mais pour les nouveautés sur-tout point de foibleſſe,
Et dans un cercle étroit renferme bien la preſſe.
De la preſſe naquit notre calamité.
En attendant mets toi de la ſociété,
Nous mettrons à profit, Deſchamps, ton ſavoir faire;
Et tu ſeras du club l'imprimeur ordinaire.
Tout eſt il prêt la Fleur ?

LA FLEUR.

Oui monſieur le marquis;
Cette porte pourtant ne ferme pas.

LE MARQUIS.

Tant pis.
Se cacher eſt un ſoin qu'on ne ſauroit trop prendre.
Je crains peu que ce ſoir ils viennent nous ſurprendre;
Et nous partons demain ?

LA FLEUR.

Oui tout eſt préparé.

LE MARQUIS.

Nous aurons Henriette en dépit du curé.
Et comment réſiſter au piége qui s'apprête ?
Le club achévera de lui tourner la tête.

SCENE IX.

LES PRÈCÈDENS *tous les aristocrates arrivant successivement.*

UN CONSEILLER.

Quel tems affreux. La pluie a percé mes habits.

UNE VIEILLE DEVOTE.

Qu'il est dur, quand il pleut d'aller à pied, marquis.

UN VIEUX JESUITE.

Par ce nouveau malheur, c'est dieu qui nous éprouve.
Ne nous démentons pas; que toujours il nous trouve
Répentans, resignés au sort le plus cruel,
Et nous laissant mouiller pour la gloire du ciel.

LA DEVOTE (*à une vieille femme de la cour toute fardée qui arrive toute fraiche*)

Comment, le tems n'a pas défait votre coëffure,
Madame?

LA FEMME DE COUR.

Point du tout, je sors de ma voiture.
Moi, j'ai pris deux porteurs au lieu de deux chevaux
Ils me servent autant que d'autres animaux,
Et ne font point de bruit.

LE CONSEILLER.

Le terme de nos peines,

Avance: aux révoltés on donne six sêmaines,
Encore. C'eſt bien peu , mais à la Saint-Martin ;
Nous rentrerons sans faute. Il eſt d'abord certain,
Que pour les parlemens l'Empereur se déclare,
Et moi j'ai déja fait preparer m'a simarre.

LA DÉVOTE.

On dit que le grand Turc s'intéreſſe au clergé ;

LE JESUITE,

Cela pourroit bien être, ainſi Dieu s'eſt vengé,
Autre fois, en touchant le cœur du roi de Perse.

LA DÉVOTE.

Que n'ai je pour finir tout le mal qui s'exerce,
Reçu pour mon partage, autant d'attraits du ciel,
Qu'Eſther en eut jadis pour sauver Israël,

LE MARQUIS *en préſentant Deschamps.*

A la societé ſouffrez que je présente,
Cet homme de talens, dont la plume éloquente,
De nos vaſtes projets peut hâter les inſtans.
Envoyons son journal à nos correspondans
Il eſt sans contredit le meilleur qui se faſſe

LA FEMME DE COUR

Monſieur fait un journal, il faut que je l'embrasse.

LE MARQUIS.

Par tous les gens d'honneur je prétends qu'il soit lu

LE CONSEILLER

Dans les lettres, monsieur eſt-il déjà connu ?

DESCHAMPS.

Pas en France, je suis membre d'académie
A Berlin, à Stokolm, à Pékin, en Ruſſie.

LE CARDINAL *arrivant*

Et mais c'eſt la Deschamps !

LE MARQUIS.

Oui c'eſt monsieur Deschamps
(bas à son frere)
Ne le trahiſſez pas, on à besoin des gens
Mon frère

DESCHAMPS

Monseigneur ſemble me reconnoitre
Je l'ai vu quelque part, je crois, ou pourroit-ce être ?
Je ne m'en souviens pas; moi j'ai tant voyagé.

LE CARDINAL

Et depuis ce temps là vous êtes ſi changé!

DESCHAMPS.

Il eſt vrai ; c'eſt le ſort des hommes de génie !
En butte tour-à-tour au malheur, à l'envie,
On en a vu plus d'un forcé d'être valet,
Et qui pour cet état certes n'étoit pas fait.

LE MARQUIS *prenant par la main Henriette qui entre.*

A présenter encore, il me reste une dame
Et la voila, messieurs, c'est la sœur de ma femme

LE CONSEILLER *lui baisant la main.*

Que nous vous sçavons gré, marquis, d'un tel présent.

UN JEUNE ABBÉ *lui baisant l'autre main.*

Que l'honorable membre à mes yeux est charmant.

LE CARDINAL *bas au marquis.*

Tout est prêt!

LE MARQUIS.

Tout? la Fleur a de l'intelligence
Et nous pourrons partir après notre séance.
L'embarras à présent est de la décider.

LE CARDINAL

Bon, rien de plus aisé, je viendrai vous aider.

(*Haut*)
Ne perdons pas de tems, songeons que l'heure avance
Et qu'il est à propos je crois que l'on commence.
Hier on s'occupa de ma réception
Faisons ce soir du club l'inauguration.
Asseyés vous messieurs, du silence de grace.

(*Ils s'asseyent tous sur les bancs préparés pour l'audience; le Cardinal prend la place du juge de Paix, les*

Nobles se mettent d'un coté, les Ecclésiastiques de l'autre, les Robins de même &c. ..... Les Femmes se placent indistinctement, Henriette se place de façon à être vüe du spectateur: elle garde un profond silence, mais pendant toute cette scène et la suivante, l'étonnement, la surprise & le dégout doivent se peindre alternativement sur son visage).

LA FEMME DE COUR

Monsieur Deschamps, venez près de moi prendre place;
Je prétends vous avoir toujours à mes cotés.

DESCHAMPS

Ah Madame, je suis confus de vos bontés.
Que j'aime & que je crains un pareil voisinage!

LA FEMME DE COUR

Mais au moins près de moi promettez d'être sage.

LE CARDINAL

Vénérables prélats, illustres Chevaliers,
Nobles dames, Abbés, intègres conseillers
Vous tous qui m'écoutez, je ne viens pas vous peindre
Nos maux présens & ceux que nous avons à craindre
Vous les connoissez tous; deux ans déjà passés
Les esclaves se sont contre nous courroucés:
Nous avons vû la France autre fois si soumise
Ebranler à la fois, & le trône & l'église
Astreindre à des devoirs ses prêtres & son roi.
Que n'avons nous pas fait pour ramener la foi?

Rappellez vous messieurs nos chefs vers nos frontières ;
Appellant à grands cris les forces étrangères,
Les protestations de tous les parlemens ,
Des vrais & seuls prélats les pieux mandemens,
Leurs sermons fraternels , leurs lettres pastorales,
Leur conduite à la cour & nos saintes cabales.
Le ciel a fait toujours échouer nos projets ,
Mais sans me rébuter de nos mauvais succès ,
En vous voyant ici , je sens l'espoir renaitre ,
Le jour de la vengeance est arrivé peut être.
De ce club entre nous gardons bien le secret ,
Nos ennemis bien tôt en sentiront l'effet ,
Sans voir d'ou part le coup qui les frappe & les blesse.
Employons tour à tour & la force & l'adresse :
Ne précipitons rien ; ramenons par dégrès ,
Les biens que nous pleurons : les esprits égarés ,
Reconnoitront bientôt que grâce à nos ancêtres ,
Nous sommes ici bas faits pour être leurs maitres,
Oui mes amis , bientôt , & j'aime à m'en flatter ,
On verra de nouveau les grands se disputer,
L'honneur d'être à la cour les favoris des princes.
Les intendans iront régner dans les provinces ,
Les parlemens qui vont incessamment rentrer,
Seront assés prudens pour tout enregistrer ,
Les prélats de retour dans chaque diocèse,
Pourront bénir , prêcher , ordonner à leur aise ,
Et pour récompenser notre soumission ,
Le saint père lévant son interdiction ,

Remettra les français au nombre des fidèles,
Et nous aſſurera les palmes éternelles ;
(*Toute l'aſſemblée applaudit & s'égozille en btavo*)

LE JESUITE *& autres*

Bravo.

LE CONSEILLER *& d'autres.*

Braviſſimo.

LA DEVOTE.

Bon Dieu,
Qu'il a d'eſprit.

LA FEMME DE COUR

Qu'il donne un joli tour aux choses qu'il nous dit.

DESCHAMPS

Daignez, Messieurs, avant d'entamer autre chose,
Émettre votre vœu ſur ce que je propose ;
C'est de faire imprimer le discours éloquent,
Que vient de prononcer; Monsieur le president.
Pour l'envoyer ſoudain dans toutes les provinces
Aux amis du clergé des nobles et des princes.

LE CONSEILLER *et d'autres*

Pourquoi delibèrer !

LE JESUITE *et d'autres.*

Par aclamation.

PLUSIEURS *autres.*

L'impression, Messieurs,

D' AUTRES

Messieurs, l'impression.

Toute l'assemblée se lève

DESCHAMPS

A servir ces Messieurs, volontiers je m'empresse
Et je vais de ce pas le mettre sous la presse.

Deschamps sort en emportant le discours du Cardinal.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS *hors Deschamps*

LE CONSEILLER

Comme l'a très bien dit Monsieur le président;
Procédons par degrés : le mal le plus urgent,
Est, sans doute Messieurs, le défaut de justice.
Il est donc à propos d'abord qu'on rétablisse,
Les tribunaux, sur-tout les cours de parlement.
Les procés dira-t-on finissent cependant;
Tandis qu'on assoupit les uns des leur naissance
D'autres sont assez bien jugés à l'audiance.
Sans la forme, Messieurs qu'importe l'equité ?
Ces jugemens sont tous frappés de nullité.

les Robins applaudissent.

LE JÈSUITE

Mais la religion est d'une autre importance,
Le mal presse; songez qu'en bonne conscience

On se doit aujourd'hui priver des ſacremens.
Baptême, mariage, ordres, enterremens
Tout eſt nul, de la part de ces prêtres coupables
Mangeant les revenus des pasteurs véritables.
Ils sont pieux, ils ont du zèle, des vertus,
Dit on, le beau mérite ? en ſont-ils moins intrus ?
De la religion que l'amour vous enflame
Oubliez vos procès et songez à votre ame
Rendez nous nos couvens, nos riches prieurés
Nos évêchés sur-tout, et puis vous songerez
Après, à prononcer des jugemens en forme
(*les prêtres applaudissent*

LE MARQUIS

Mais tout cela, meſſieurs, demande un tems énorme
En attendant qu'on ait église et tribunaux
Si l'on rétabliſſoit quelques droits féodaux
(*les nobles applaudissent*

LE CONSEILLER

Ah, monſieur le marquis, c'étoient des injuſtices
Nous serons obligés à quelques sacrifices,
Et puisqu'avec le peuple il faudra composer
Pour obtenir le reste il y faut renoncer.
Moi j'en fais de bon cœur la ceſſion entière.

LE MARQUIS

Parbleu, je le crois bien, vous n'avez point de terre.
Allez petit robin la suzeraineté

Des grands seigneurs Terriens eſt la propriété,
Cette propriété qui vient de nos ancêtres
Valoit mieux que la votre et que celle des prêtres.

LE JESUITE *et les autres prêtres s'écrient*
Ah ?

LE CARDINAL

Si vous disputez, disputez donc plus bas.

LE JÉSUITE *en parlant fort vivement mais bas.*

Nous contester nos drois, mais vous n'y pensez pas!
Qu'elle propriété plus sainte et mieux acquise
Que celle de nos biens; biens qui, grace à l'égliſe,
Plus ſpécialement au ciel appartenoient,
Et que de père en fils les prêtres poſſédoient.

LE MARQUIS.

A rétablir nos droits le Parlement s'oppoſe
Et ſur le même ton, le Clergé prend la choſe!
Et moi je vous ſou-tiens que l'on a fait fort bien
D'anéantir des corps qui n'étoient bons à rien,
Établis ſeulement pour juger nos affaires
Qu'ils ne pouvoient juger qu'avec leurs ſecrétaires.
Que les moines d'ailleurs étoient tous faineans,
Les Prélats débauchés, les docteurs ignorans,
Nous ſcandaliſant tous de leurs mœurs diſſolues
Aux dépens des Curés à portions congruës.

LE JÉSUITE

Et moi je vous ſoutiens que l'on a fort bien fait
De ſupprimer votre ordre; eſt-il juſte en effet

Que grace au hazard d'une illustre naissance
Un lâche ou bien un sot, soit Marêchal de France
Et nous faut-il enfin laisser battre aujourd'hui,
Parceque son ayeul qui valait mieux que lui,
Contre nos ennemis eut jadis la victoire ?

LE CONSEILLER

Oui, vous avez raison, et monsieur peut bien croire
Qu'il ne plaidera plus près d'aucun tribunal,
Pour la perception d'aucun droit féodal.

HENRIETTE

Hé messieurs, si le peuple est quelque fois extrême ;
Convenez qu'à présent vous agissez de même ;
Je sais qu'on ne doit point insulter aux vaincus;
Mais vous faites bien voir que vous viviez d'abus.
N'est il pas tems, enfin que les troubles finissent ?
Que les honnêtes gens des deux partis s'unissent :
Ceux de vous dont le peuple estime la vertu
En perdant leurs ayeux, n'ont vraiment rien perdu ;
Un sentiment bien doux presse la France entiere ;
Le besoin d'oublier le mal qui s'est pu faire
Pour ne se souvenir que du bien qu'on a fait.

LE CARDINAL

Ma sœur, écoutez nous, sans parler s'il vous plait.
Nous, Messieurs, revenons à l'objet qui nous presse.
Il faut donc rétablir ......

LE JÉSUITE

LE MARQUIS

La Noblesse,

LE CONSEILLER

Les Parlemens,

LE CARDINAL

Messieurs de grâce entendons nous.

LE MARQUIS

Vous étiez des fripons.

LE CONSEILLER

Et vous donc qu'étiez vous ?

LE MARQUIS *aux nobles qui l'entourent*

Mes amis sécondez l'ardeur qui me transporte.
Quand la raison se tait que la force l'emporte,
Ne délibérons plus & sur ces gaillards la,
Tombons à coup de sabre,

LE CADRINAL

Hola, mon frère, hola:
De votre emportement calmez la violence.
J'entends du bruit on vient c'est par votre imprudence,
Ils auront entendu vos pétulans discours.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, LA GOUVERNANTE

Les aristocrates font un grand silence.

LA GOUVERNANTE.

Je viens chercher... Ah ciel juste ciel, au secours,
Que vois je, je me meurs?

(*la lumiere lui tombe des mains*)

LE CARDINAL *bas à ses confrères.*

Éteignons les lumières
Et sauvons nous tous,

(*Ils éteignent les lumières & s'en vont; le marquis prend Henriette par la main, & l'emmene presque malgrè elle.*

LA GOUVERNANTE *à genoux les bras élevés*

Oui vous aurez des prières,
Je vous le promets.... Ah!

(*Elle jette un cri d'épouvante en voyant arriver l'abbé.*)

SCENE XII.

LA GOUVERNANTE, L'ABBÉ, DEUX LAQUAIS *avec des lumiéres*

L'ABBÉ.

Pourquoi donc tous ces cris?

LA GOUVERNANTE.

Des revenans!

L'ABBÉ

La peur a troublé tes esprits

La Gouvernante

Oh je les ai bien vus, malgré ma peur extrême,
Ils étoient là Monsieur : tout à l'heure ici même,
Je cherchois mon ouvrage et voila qu'en entrant,
De toutes les couleurs je vois des cy-devant.
L'ombre d'un cardinal présidoit l'assemblée.

L'abbé

D'une sote frayeur ta cervelle est troublée,
Moi j'ai cru que le feu prenoit à la maison
Calme toi mon enfant, c'est quelque rève

La gouvernante

Non.
Je les ai vus, Monsieur, c'est la verité pure.

L'abbé

Va va te reposer, ils sont morts je t'assure,
Et ne reviendront pas,

La Gouvernante

Vous feriez beaucoup mieux
Au lieu de plaisanter d'exorciser ces lieux.
La nuit chez le marquis, vienne qui veut, je tremble
Que ce ne soit chez lui tout l'enfer qui s'assemble,
elle sort,

SCENE XIII

L'abbé Deschamps

L'abbê

Elle est folle.

DESCHAMPS

Voici le discours tout entiér....
Eh bien, ils sont partis déjà, c'eſt ſingulier!

L'ABBÉ *à part.*

Quel eſt cet homme la?

DESCHAMPS *à l'abbè*

Ne pourriez vous me dite
Pourqnoi chacun chez ſoi si vite se retire?
Car à votre ſoutane on devine aisément
Que vous êtes du Club membre délibérant.
(en lui remettant le discours du Cardinal)
Tenez Monſieur l'abbé.

L'ABBÉ *prenant le discorus et lisant le titre:*
DISCOURS PRONONCÈ POUR L'INAUGURATION DU CLUB DES AMIS DES PRIVILÉGIÉS

A part.
O cielquelle infamie

DESCHAMPS

Admirez avec moi quel trait de génie.
Sur un titre pareil nul ne pourra ſavoir
Que lelieu d'aſſemblée eſt chez Monſieur Dunoir.
C'eſt charmant n'eſt-ce pas?

L'ABBÉ

Quel bonheur quele traitre

De lui même à mes yeux se faſſe ainſi connoitre.

DESCHAMPS

Mais de leur prompt départ je conçois le ſujet,
C'eſt pour exécuter le projet:

L'ABBÉ

Quel projet?

DESCHAMPS

Le départ,

L'ABBÉ

Quel départ?

DESCHAMPS

De la jeune Henriette
Qui vient d'entrer au club.

L'ABBE

Quoi! la fille cadette
De Monsieur Dunoir?

DESCHAMPS

Oui le maitre du logis,

L'ABBÉ

Elle part, avec qui?

DESCHAMPS

Mais avec le marquis,

L'ABBÉ

Mais elle y consent donc?

DESCHAMPS

Suivant toute apparence.
Peut être faudr at'il un peu de violence;

L'ABBÉ

O le monſtre!

DESCHAMPS

Reſtez vous pourrez nous ſervir
La petite eſt dévote, il faudra l'attendrir,
Par un ſermon adroit et lui faire comprendre
Qu'à ſon père à Coblentz le ciel reſerve un gendre

SCENE XIV

LES PRECEDENS LA FLEUR *en poſtillon*

LA FLEUR *à part en entrant.*

Elle va dans ces lieux se rendre par mes soins
Ils la joindront bientôt, éloignons les témoins;
C'eſt l'abbé.

DESCHAMPS

C'eſt la Fleur tout prêt pour le voyage

LA FLEUR

Le traitre!

DESCHAMPS

A t'il bon air dans un tel équipage?
De la belle c'eſt lui qui sera conducteur

L'ABBÉ

J'ai peine à concevoir une pareille horreur.

LA FLEUR

Te tairas tu bourreau?

DESCHAMPS

Mais pour quoi donc me taire?

LA FLEUR.

A qui crois tu parler?

DESCHAMPS

A quelque grand vicaire
Ou chanoine, que ſais je?

LA FLEUR

Eh non c'eſt à l'abbé.

DESCHAMPS

L'abbé ce précepteur?

LA FLEUR

Oui:

DESCHAMPS

Je suis bien tombé.

LA FLEUR

C'eſt un trait à placer dans ta feuille, imbécile.

DESCHAMPS

Monſieur

L'ABBÉ

Que Viens tu faire infâme en cet azile ?

DESCHAMPS

Avec plus de douceur ne pouvez vous parler ?
Je viens exprez Monſieur... Je viens... Pour m'en aller.

(*Il ſort, la fleur veut le ſuivre, l'abbé l'arrête*).

L'ABBÉ

Arrêtez ; au Marquis gardez vous bien de dire,
Que de tous ſes complots vous venez de m'iſtruire.
Du ſilence, ou craignez que mon juſte courroux,
Retenu trop long-tems, ne tombe enfin ſur vous.

LA FLEUR.

Eh bien vantez nous donc, Meſſieurs, vos loix nouvelles,
Où donc eſt la douceur qui devoit naitre d'elles ;
Sous le régime ancien l'on me battoit ſouvent,
L'on me roſſe aujourd'hui tout comme auparavant.

L'ABBÉ

Sors d'ici malheureux ; allons je ne puis croire
Qu'elle ait voulu commettre une action ſi noire.

SCENE XV.

L'ABBÉ, HENRITTE

L'ABBÉ

On vient, diſſimulons.

HENRIETTE

Ah c'est vous? quel bonhe ur !
Il faut dans votre sein que j'épanche mon cœur.
Si vous saviez, l'abbé, combien je suis coupable.

L'ABBÉ

Je sais tout

HENRIETTE

Vous sçavez

L'ABBÉ

Il est donc véritable?
Cet horrible complot.

HENRIETTE

Ah mes yeux sont ouverts?
Leurs vices, dans leur club se sont trop découverts;
Pour qu'ils puissent encore tromper un cœur crédule.

L'ABBÉ

Il s'agit bien ici de ce club ridicule ;
Avez vous pu former le dessein criminel
De quitter pour jamais l'azile paternel

HENRIETTE

Que dites vous l'abbé ?

L'ABBÉ

Ce que vous alliez faire,
Tout à l'heure en ces lieux votre indigne beau frère
Va venir vous chercher.

HENRIETTE

O ciel, vous m'effraiez
je ne vous quitte plus, ah de grace croyez
De ce dernier forfait que je suis innocente,
Dans quel abîme affreux m'a démarche imprudente,
M'alloit-elle entrainer.

(allant au devant de sa ſœur qui paroit)

Ah ma sœur, tous les deux;
Uniſſez vos efforts, protégez moi contr'eux,

SCENE XVI.

LES PRÉCÊDENS, MADAME DURIBAR, LA GOUVERNANTE.

MADAME DURIBAR.

Queſt-il donc arrivé?

L'ABBÉ

Rien, une bagatelle
Dont l'heureux dénoüment nous rend Mademoiſelle.

MADAME DURIBAR

Elle m'avoit parlé d'eſprits, de revenans :

L'ABBÉ

Ces revenans ici ne viendront de long tems,
Je vous le garantis: ſuppoſé qu'ils le tentent
Il ne faut point du tout alors qu'ils t'épouvantent.

À toute heure du jour viens ſans crainte en ces lieux ;
De ſemblables eſprits ne ſont pas dangereux.

LA GOUVERNANTE

Je vous le diſois bien, vous me traitiez de folle,
Une autre fois Monſieur croyez moi ſur parole.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LE CARDINAL,
LE MARQUIS.

LE MARQUIS *au Cardinal*

La Fleur ne revient point, mais il eſt temps, je crois,

(*Appercevant ſa femme*)

C'eſt ma femme.

LE CARDINAL *appercevant l'Abbè*

Et l'Abbé

L'ABBÉ.

Meſſieurs une autre-fois
Prenez dans vos projets des confidents plus ſages ;
Mettez un peu d'eſprit auſſi dans vos ouvrages.
Et dans un lieu plus ſur, ſachez vous réunir,
Mademoiſelle reſte, & vous pouvez partir ;
Allez ſeuls à Coblentz ; de vos uti les veilles,
Allez aux fugitifs apprendre les merveilles.

HENRIETTE.

Dites leur que la France encore leur tend les bras;
Qu'on a sçu leurs projets, & qu'on ne les craint pas;
Mais que chacun voudrait voir revenir ſes frères,
Qu'avec peine, on les voit se bercer de chimères.
Que mendiant partout les ſecours des tirans,
Ils apprêtent partout à rire à leurs dépens;
Et qu'enfin les projets de l'ariſtocratie,
Ne sont bons aujourd'hui qu'à mettre en comédie.

LE MRAQUIS

Qu'en dites vous, mon frère? Ils ont parbleu raison;
Partons; comptez, meſſieurs, sur ma protection.

SCENE XVIII *& dernière.*

LES PRÊCEDENS *hors le Cardinal & le marquis.*

HENRIETTE.

Soyez mon directeur, l'abbé, soyez mon guide,
Je me confie à vous.

L'ABBÉ

Ah; ce nom m'intimide,
Cet emploi près de vous serait trop dangereux.

MADAME DURIBAR.

Ainſi, nous voila donc encore tous malheureux,

Un injuſte devoir au célibat vous lie ;
Ma main à Duribar pour jamais eſt unie.

LABBÉ.

Eſpèrons, eſpérons que nous verrons un jour,
Tous nos maux terminés & Dulis de retour.
Le bonheur à mes yeux ne brille point encore ;
Mais d'un bel avenir je vois naitre l'aurore.

FIN.

466

L'AVENIR

COMÈDIE

EN UN ACTE

A PARIS
De l'Imprimerie du POSTILLON Rue Basse-du-Rempart de la Madeleine N°. 22.

THE NEWBERRY
LIBRARY

PERSONNAGES

DULIS
UN JEUNE SAUVAGE
EUGÉNIE cy-devant Madame DURIBAR
LE CURÉ du village
Le vieux père DESCHAMPS, maire
DESCHAMPS ſon fils mendiant
LUCAS ſon gendre
Madame LUCAS sa fille
Le ci-devant marquis DURIBAR
Le dernier des CAPUCINS

Un Espagnol Un Anglais Un Ruſſe Un Turc Un Négre	*tous députés a la fédération universelle de tous les peuples;*

Troupe de paysans et de paysannes.

La scene se passe dans un village sur le bord de la mer.

L'AVENIR

COMÈDIE

SCENE PREMIERE

Le théatre représente une vaste campagne bien cultivée, on voit des maisons de paysan, simples mais jolies. Sur un des còtés un grand batiment en forme d'église : au millieu s'élève une piramide sur la quelle des ouvriers achèvent de graver ces mots: Egalité, Paix et Liberté : dans le fond et sur le haut d'un rocher une tour que d'autres ouvriers sont occupés a abattre

LE MAIRE, LE CURÉ, LUCAS

TROUPE 'DE PAYSANS

épars sur le théâtre.

LE MAIRE *aux ouvriers qui abbattent la tour.*

Courage, amis, pour mieux anéantir la guerre,
De ce reste de fort débarrassez la terre

LE CURÊ *aux ouvriers qui gravent sur la piramide,*

Consacrés mes amis, un autel à la paix
Qu'en abordant icy les mortels désormais
De nos remparts détruits cherchant en vain la trace
Trouvent ce monument qui s'éleve à leur place.

LUCAS

Il vient ce jour heureux, ce jour ou dans Paris
De l'univers entier, les députés unis,
Vont se promettre amour & concorde éternelle.
La raison, proclamant la paix universelle
Et donnant le signal de la fraternité,
Du crime de la guerre absout l'humanité.

LE MAIRE

Ce triomphe manquoit à la philosophie
Le monde ne fait plus qu'une seule patrie,
Ainsi payez des maux qu'il nous fallut souffrir,
Notre bonheur enfin n'est plus dans l'avenir;
Grace aux biens de l'église enfin d'un coin de terre
Chaque cultivateur se voit propriétaire.
Les impôts sont légers, les assignats éteints
L'état ne doit plus rien & ses coffres sont pleins.
On sçait parler, écrire & penser au Village.

UNE FEMME

Et depuis le divorce on y fait bon ménage

LE CURÉ

Et Comme les Laics nous, nous avons nos moitiés

LUCAS

Et je me rejouis de vous voir mariés.
A parler net depuis que vous avez les vôtres,
Nous sommes beaucoup plus tranquilles sur les nôtres.

UN PAYSAN *accourant*

Une lettre.

LE MAIRE *prenant la lettre*

De qui ?

LE PAYSAN

De notre Ancien Pasteur.

LE MAIRE

De monsieur l'Evêque ?

LE PAYSAN

Oui.

LE CURÉ

De mon predécesseur ?
Il faut que tout le monde entende sa lecture.

LE MAIRE *en montrant le batiment en forme d'Église.*

Lucas aux ouvriers de la manufacture,
Va dire sur le champ quils vienent en ces lieux.

Lucas entre dans la manufacture et revient bientôt avec tous les ouvriers.

LE MAIRE *faisant signe aux ouvriers qui travaillent à la tour*

Vite accourez

(Les ouvriers descendent)

LE CURÉ

Sans doute, il nous fait ses adieux.
Ah combien vous devez regréter un tel pere,
Que je voudrois encore n'être que son vicaire.

Tous les paysans se rassemblent autour du maire et Écoutent la lecture de la lettre avec le plus grand intêret.

LE MAIRE *lisant*

» Je fus mes bons amis, dix ans votre pasteur,
» Pour vous quitter qu'il en coute à mon cœur;
» Je me vois par votre suffrage,
» Évêque du département;
» D'accepter ce poste important,
» Je me suis senti le courage.
» Mais pour me consoler de vous avoir perdus,
» Il falloit toutes les vertus
» Du brave homme à qui je vous laisse.
» Bon prêtre, bon mari; son active tendresse,
» Dans mes soins près de vous m'aidoit depuis long-tems
» Quel meilleur choix pouviez vous faire?
» Il merite de tels enfans
» Si vous meritez un tel pere.

UNE FEMME *interrompant.*

Puisse le ciel verser sa faveur sur tous deux

UNE AUTRE *femme.*

Et leur donner un jour des enfans dignes deux.

LE MAIRE *continuant*

» Votre village eſt ſur la route
» Des voyageurs de vingt pays,
» Qui pour ſceller la paix, ſe rendent à Paris.
» Il ne faut point qu'on vous preſſe ſans doute
» De remplir les devoirs de l'hoſpitalité,
» Cet uſage a fait en partie
» La gloire de l'antiquité;
» Et c'est une vertu parmi nous rétablie.
» Ma belle ſœur, jadis madame Duribar
» De notre ville à l'inſtant même part,
» Et va porter chez vous l'amour qui la tourmente.
» C'eſt ſur vos bords que s'embarqua Dulis,
» C'eſt aſſez pour que ſon amante;
» Ne puiſſe plus vivre en d'autres pays.
» Adieu mes chers enfans, puiſſe l'être ſuprème,
» Éterniſer votre bonheur;
» Songez, ſongez ſouvent à votre ancien paſteur
» Chériſſez le comme il vous aime.

LUCAS

Ainsi, nous verrons donc ce ſoir la belle ſœur.

LE MAIRE

Ce Dulis dont il parle eſt bien cher à mon cœur

Je ne l'ai jamais vu, mais il ſauva ma fille,
Et pour cette action, fut mis à la Baſtille,

LUCAS.

Grâce à ce Duribar, de notre bon curé
Qui ſut tromper la sœur, puis en fut séparé
Et puis vit comme il peut dans la ville voiſine.

LE MAIRE

Oui : c'eſt lui qui pour mieux consommer ma ruine,
Voulut perdre ma fille & pervertit mon fils.
C'eſt alors que je vins en ces lieux, mes amis,
Ou je ſerois heureux sans cet enfant coupable.

LUCAS.

Vous ne ſavez donc rien de son sort misérable ?

LE MAIRE.

Rien.

LUCAS.

Eh bien, oubliez ce coupable Deſchamps,
Songez à votre fille, à vos petits enfans;
A votre gendre enfin, qui comme eux vous révère.
A vos concitoyens votre exiſtence eſt chère,
Puiſſe notre amitié vous donner de beaux jours.

(Pendant la fin de cette scéne, les ouvriers remontent vers la tour : parvenus au haut du rocher, ils jettent les yeux vers la mer, et l'un d'entr'eux s'adreſſant aux payſants qui ſont reſtés en bas, sécrie)

Venez, des malheureux vous demandent ſecours;
Les voyez vous luttant contre une mort certaine,

Sur de frêles débris que le courant entraine.

(Les paysans montent tous sur le rocher)

LUCAS *se jettant dans une barque avec quelques autres.*

Juste ciel mes amis, volons audevant d'eux.

(Il se fait un moment de silence, les paysans restent sur le rocher les yeux fixés sur la mer & témoignent leurs inquiétudes par leurs gestes.)

SCENE II

LES PRÉCEDENS, DULIS, UN JEUNE SAUVAGE.

(La barque revient et ramene Dulis, et le Jeune Sauvage)

LUCAS

Les voila, les voila.

Ils sortent de la barque et les paysans les ramenent en groupe sur le devant du théatre.

LE SAUVAGE

Français trop génèreux
Voyez l'émotion de mon ame attendrie :
J'allois périr, j'allois perdre plus que la vie,
En voyant avec moi périr mon bienfaiteur.

DULIS

Renferme tes transports dans le fond de ton cœur

Jeune homme, il valoit mieux pour moi mourir peut-être
Que d'aborder encore aux lieux qui m'ont vû naitre.

LE SAUVAGE *aux paysans*

Graces pour ſes discours ſon cœur eſt bon, meſſieurs,
Mais fortement aigri, par vingt ans de malheurs.

LE MAIRE

Eh bien, pour les calmer, faites nous les connoitre.

DULIS

Non?

LE CURÉ

Mais nous pourrions!

DULIS

Rien.

LUCAS

Chez qui croyez vous être?

DULIS

Chez des hommes,

LE CURÉ

Èh bien

DULIS

Je les déteste tous.

LE MAIRE

Par vos persecuteurs ne jugez pas de nous.

DULIS

Laiſſez moi.

LE CURÉ

La pitié deviendroit a la fin importune
Laiſſons les mes amis, reſpectons l'infortune.

SCENE III.

DULIS, LE JEUNE SAUVAGE

LE SAUVAGE

Mais pourquoi toi qui ſais ſi bien te faire aimer,
Dans ta haine toujours ainſi te renfermer ?

DULIS

Faut-il te rappeller ma déplorable vie ?
Trahi par mon amante & fuyant ma patrie ;
Proſcrit par tout, je cherche un déſert ignoré;
Du reſte des mortels où je ſois ſéparé.
Je te rencontre alors chez un peuple ſauvage,
Tu n'avois point perdu la candeur du jeune age!
En toi je crois trouver un charme à ma douleur,
Je te forme l'eſprit ſans te gâter le cœur ;
Bientôt m'applaudiſſant de mon heureuſe peine.
Je ſens à ton aſpect d'iminuer ma haine.
Partis depuis dix ans, quatre de nos vaiſſeaux,
Arrivent ſur les bords ; dès lors plus de repos
Tu veux connoitre, voir cette mo itié du monde,
Célèbre par ſes arts, comme en crimes féconde.
Envain à tes deſſeins, je prétends réſiſter

Quand moi même je sens dans mon ſein fermenter
Je ne ſais qu'elle ardeur, ou qu'elle frénéſie
Qui me fait regréter mon ingrate patrie.
Qu'aurois-je fait ſans toi sur ces bords éloignés?
Nous partons & bientôt tous les vents déchainês
De la Mer ſous nos pas ouvrent les précipices;
Je voyois approcher ma mort avec délice.
Mais il faut que pour toi je prolonge mes jours,
Je ranime ma force & grâce à mes ſecours,
Nous nous ſauvons tous deux: le reſte fait naufrage.
A peine j'ai touché ce funeſte rivage,
Que mon cœur à l'aſpect des lieux ou j'ai ſouffert,
Aux tranſports de la haine à l'inſtant s'eſt rouvert.
C'eſt ſur ces bords que j'ai contre la France entiere
De mes pieds en partant ſecoué la pouſſiere:
Les lieux ſont bien changés, mais je les reconnois
Icy j'ai vu jadis, des Landes, des Marais.
De ces terreins perdus la cupide induſtrie,
A fait un champ fertile, une vaſte prairie.
Vas, cours, égare toi dans ce monde trompeur:
De la corruption ſi tu ſauves ton cœur,
Dupe de faux amis, fatigué d'une vie
Par les grands, les fripons & les ſots pourſuivie,
Aux vils Européens abandonnant ces bords,
Tu voudras retourner dans les bois d'ou tu ſors.

LE SAUVAGE.

L'homme eſt-il donc ici méchant de ſa nature?
Le pays, m'as tu dit, a changé de figure;

Pourquoi l'homme à ſon tour n'auroit-il pas changé ?

DULIS.

Non, non, juſqu'à ce jour le mal s'eſt prolongé.

(*En montrant la manufacture*)

Voistu ce bâtiment de Gottique ſtructure ?
Là, des hommes oiſifs étouffent la nature,
S'engraiſſent, dans le ſein d'un coupable repos,
Et pour adorer Dieu ſont payés par des ſots.

(*En montrant la forteresſe*)

Vois tu ſur ce rocher cette maſſe de pierres?
La ſont vendus aux rois, pour maſſacrer leurs frères;
Sont payés, pour donner ou ſubir le trépas,
Des brigands décorés du titre de ſoldats.

(*En montrant la piramide*)

Vois tu ce monument, ce magnifique ouvrage ?
D'un peuple de flateurs, c'eſt le bannal hommage.
Élevé pour cacher des grands la nullité,
Et pour mentir encore à la poſtérité.

(*le jeune ſauvage s'approche et lit tout haut les mots qui ſont gravés ſur la piramide*)

Égalité, Paix & Liberté.

DULIS.

Comment?

LE SAUVAGE.

Lis.

DULIS.

Ce miracle a-t-il bien pu ſe faire ?
Non ! l'homme qui paroît m'atteſte le contraire.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *le dernier des capucins.*

LE CAPUCIN *ſort de la manufacture.*

LE SAUVAGE *l'appercevant.*

Quel eſt ce monſtre là ?

DULIS.

Je veux l'interroger:
De quelqu'abus enfin on s'eſt pu corriger :
Voyons, examinons. Salut revérend père,
Surun point important daignez me ſatisfaire.
De ce couvent peut-être êtes vous le gardien?

LE CAPUCIN.

D'ou venez vous, Monſieur ?

DULIS.

De loin.

LE CAPUCIN.

Je le vois bien !
Apprenez qu'ici bas je n'ai plus de confréres,
Tout eſt anéanti, chapitres, monaſtéres,
Moines blancs, gris, noirs, bruns, carmes, bénédictins :
Et je ſuis hélas le dernier des capucins,

DULIS.

Quoi, les français n'ont plus de moines qu'ils encensent,
Qui gouvernent les sots, poursuivent ceux qui pensent,

LE CAPUCIN.

Non, on croit aujourd'hui, guidé par Belzébuth,
Pouvoir jouir de tout & faire son salut.
La foi dans tous les cœurs se trouve compromise;
Pièce à pièce en détail ils ont vendu l'église.
Notre couvent restoit, & c'étoit le dernier,
J'espérois y manger, y dormir, y prier,
Y chanter vêpres seul jusqu'à ma dernière heure;
Un fabriquant l'achête, il faut bien que je pleure,
Quand j'y pense: j'ai vu maint actif ouvrier,
Changer le réfectoire, en un vaste attelier.
Mais en vain près de moi tout chancelle, tout tombe;
En digne capucin j'entrerai dans ma tombe.
Jusqu'au dernier moment je soutiendrai le choc.
Je suis moine d'honneur & mourrai dans le froc;
Si l'on se contentoit de notre apostasie,
Passe; mais on fait pis, Monsieur, on nous marie.

DULIS.

Comment expliquez vous?

LE CAPUCIN.

Grace à certaine loi,
Je puis me marier si quelqu'un veut de moi.
C'est trop ouvertement autoriser les crimes;

Un prêtre, un moine avoir des enfans légitimes ?

DULIS.

Le Pape qu'en dit-il ?

LE CAPUCIN.

Le Pape eſt marié,
Ce n'eſt pas l'embaras on me fait amitié,
Dans le canton, chacun respecte ma misère,
On me paye avec soin ma rente viagère,
On ma toujours laiſſé ma chambre du couvent,
Enfin il ne tiendroit qu'à moi d'etre content,
Mais vous devez sentir d'ou provient ma triſteſſe,
Des franciscains en moi va s'éteindre l'espece.

LE SAUVAGE.

Qu'elle étoit s'il vous plait, votre profeſſion ?

LE CAPUCIN

De prier, de donner mon abſolut i on.
Le front chauve, pieds nuds, barbe longue & teint blême,
Pour vingt écus, j'allois précher tout un carêm e.
Je faisois mes sermons n'en pouvant acheter:
Par fois pour le couvent j'allois au loin quêter,
Du bienheureux François diſtribuant l'image,
En mendiant mon pain de village en village,
Je dimois sur le bien qu'on avoit épargné.

LE SAUVAGE.

Comment manger le pain que l'on n'a pas gagné !

LE CAPUCIN.

Mais ne gagne ton pas, Monsieur, ce quon demande?
Qu'est devenu le temps ou chacun d'une offrande,
Honoroit en passa nt la bourse du quéteur ?
Le corps des mandians manquoit-il donc d'honneur!
De sa destruction je ne vois pas la cause.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DESCHAMPS.

DESCHAMPS *s'approchant piteusement de Dulis & tendant la main.*

Monsieur par charité donnez moi quelque chose.

LE CAPUCIN

Juste ciel ; c'en est un ! dernier des mendiants,
Le dernier capucin te trouve après dix ans,
Viens mon digne soutien viens mon chér qu'on t'embrasse
C'est à toi quà ma mort appartient ma bésace.

LE SAUVAGE *à Dulis*

Mais tu m'avois parlé de crimes & d'abus,
Où sont ils ?

DULIS.

Je ne sçais ce qu'il sont devenus,
Écoutons celui ci ; je crois le reconnoitre.
Oui c'est ce vil Deschamps: que va dire le traitre ?

LE CAPUCIN *à Deschamps.*

Parle, raconte moi par quel heureux deſtin,
Tu te trouves forcé de mandier ton pain.

DESCHAMPS

Helas; je fus valet, contrebandier, corsaire.
Garde chaſſe, commis, ſoldat, filou, fauſſaire:
Et j'ai fait mon chemin, je suis là l'Hopital.
Un jour je m'avisai d'entreprendre un journal,
Et faisant circuler mes feuilles mensongères,
Jétois heureux pendant les troubles néceſſaires,
Qu'après soi l'anarchie un moment entraina,
Bientôt mes abonnés me planterent tous là,
Il me fallut chercher un autre train de vie,
La chicanne à mon ame aux remords endurcie,
Offroit encore un champ ou l'on pouvoit glaner:
Sur du papier timbré j'appris à grifonner,
Et d'huiſſier exploitant je pris une patente.
Tout alloit bien usant de la grace étonnante,
Que je reçus du ciel pour de pareils emplois,
Je me formois dans l'art de ſouffler les exploits,
Mais inſenſiblement tous mes cliens partirent,
De tous ceux qui j'adis au palais s'enrichirent,
Inſtruisant, commentant, ou jugeant les procès,
Ils ne reſte aujourd'hui que les juges de paix.

DULIS.

Quels ſont ces magiſtrats?

DESCHAMPS.

Des lâches, des faux freres,
Sans mémoire de frais qui jugent les affaires,
On se livroit alors à la fureur du jeu,
De cette passion je rendis grace à Dieu,
Et prenant pour moitié femme accorte & jolie
Je donnai bal, souper, & tins académie.
De Biribi, Brelan, Trictrac & Pharaon.
Vous savez qu'il faut être au jeu dupe ou fripon?
J'étois fripon, Messieurs, & je dupois les autres.
Mais lasse de vuider ses poches dans les nôtres,
La dupe s'éloigna, mon souper fut désert;
C'est bien pis aujourd'hui, cartes, jeux, tapis vert
Sont des mots inconnus, je vois toute la France,
Qui pour se réformer rentre dans l'ignorance.
De l'amour des beaux arts on n'est plus possédé,
Je suis le seul qui sache escamoter un dé.

LE SAUVAGE

Que fis tu?

DESCHAMPS

De rechef j'exercai mon gènie,
Quoi que foible & poltron payant d'éffronterie.
Je me fais le prévôt d'un maitre férailleur.
Et je deviens espert en fait de point d'honneur.
Le bon temps, chaque jour, pour une bagatelle
A Vincenne, à Boulogne on portoit sa querelle.

Je me ſerais déjà jetté dans la riviere,
Si je n'avois encore quelque eſpoir en mon père
Je viens exprès le voir, embraſſer ſes genoux.

DULIS

Quoi ton père eſt ici?

DESCHAMPS

D'ou le connoiſſez vous?
Eh mais... Se pourroit-il? oui vraiment c'eſt vous même!
Oui je vous reconnois à ma frayeur extrême.
C'eſt vous qui m'appliquant un énorme souflet
Lorsque ma sœur de force avec moi voyageoit....

DULIS

Eh bien... parle... maraud, ici que fait ton père?
Réponds

DESCHAMPS

De ce village on dit qu'il eſt le maire.

LE CAPUCIN

Quoi vous seriez le fils de ce digne vieillard
Qui prend à ma misère une si grande part?
Le chef des ouvriers de la manufacture!

DESCHAMPS

Oui monsieur.

DULIS

Menez moi vers lui, je vous conjure

Dulis s'avance pour entrer dans la manufacture; dans ce moment, deux paysans amènent le marquis.

Un des deux entre dans la manufacture pour aller avertir le maire

SCENE VI

LES PRÉCÈDENS LE MARQUIS DEUX PAYSANS

UN PAYSAN *au marquis*

Venez chez nôtre maire, et vous ſaurez de lui,
Que vous n'avez point droit de chasser chez autrui.

DULIS *se retournant en voyant le marquis*

C'eſt le Marquis, j'ai peine à retenir ma rage.

LE MARQUIS

Bon Dieu, pour un lapin voila bien du tapage;
Je le payerai

LE PAYSAN

Non pas; il faut punition.

DESCHAMPS

Mon cher maitre, comptez sur ma protection,
Je vais parler pour vous à mon père

LE MARQUIS

Veillai-je!
Je m'y perds, on m'arrête et Deschamps me protège.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LEMAIRE

LE PAYSAN *au maire, en montrant le marquis.*

Oui, monſieur le voila.

LE MAIRE *au marquis*

Comment, monſieur, c'eſt vous?

LE MARQUIS.

Moi même, venge toi, mons Deschamps; à tes coups
La fortune m'expoſe; allons, prends ta revanche.

LE MAIRE

Je ne vous entends pas.

LE MARQUIS

Que ton ame ſoit franche.
Pour un lapin, tu fus amené devant moi,
Pour le même ſujet, je me vois devant toi.
A te punir jadis j'employai ma puiſſance;
Tu vas faire ſervir la tienne à ta vengeance.

LE MAIRE

Mon malheur par le votre est eſt aſſez expié,
Vous me connaissez mal, je l'avais oublié.

DESCHAMPS

Je ne mérite pas un ſi vertueux père,

LE MAIRE

Juſte ciel ! c'eſt mon fils.

DESCHAMPS

Calmez votre colère,
Voyez l'enfant prodigue embrasser vos genoux.
Nous fumes des vauriens; hélas pardonnez nous
De nous bien comporter, nous vous donnons parole.

LE MAIRE

Tu m'as fait bien ſouffrir; ton aspect me console,
Embraſſe moi, mon fils, que tout soit effacé,
Et dans notre bonheur oublions le paſſé.
A votre égard, monſieur, une équité rigide
Dans mes décisions doit me ſervir de guide :
C'eſt la loi contre vous qui me force à ſévir,
Il m'en coute beaucoup, monsieur, de vous punir
Mais il faudra payer l'amende le dommage :
J'espère à l'avenir que vous ſerez plus sage.

UN PAYSAN *au marquis*

Allons, payez.

LE MARQUIS

Payez.... N'aurais tu pas ſur toi
Deschamps, quelque monnoye ?

DESCHAMPS

Ah oui comptez sur moi
J'en demande, comment voulez vous que j'en prête?

LE MAIRE *(à part)*

J'entends

(haut) Je me souviens, à propos, d'une dette
Que j'avois contractée envers monsieur, jadis ;

(il paye les paysans)

Il faut que je l'acquite ; allez mes bons amis.

LE MARQUIS *confondu*

Monsieur....

DULIS *au marquis*

Infortuné, tu fus long-tems coupable,
Mais le remords t'assiège et le malheur t'accable.
Ce vieillard généreux me dicte mon devoir.
Puissent ceux qu'autrefois opprima ton pouvoir,
Suivre tous, envers toi l'exemple qu'il me donne,
Prends courage ; Dulis te plaint et te pardonne.

LE MARQUIS

Que vois-je c'est Dulis ?

LE MAIRE

Dulis ? est-ce bien vous ?

Courant à la porte de la manufacture et appellant à grand cris.

Ma fille, mes enfans, venez, accourez tous.
Dieux quel ravissement s'empare de mon ame!

LE MARQUIS

Il revient tout exprès pour épouser ma femme,

SCENE VIII

LES PRÉCEDENS, LUCAS, SA FEMME, SES ENFANS.

LE MAIRE *à sa fille.*

C'est Dulis, c'est celui qui t'a sauvé l'honneur.

MAD. LUCAS *tombant aux genoux de Dulis avec toute sa famille.*

Mon mari, mes enfans, c'est votre bienfaiteur

(*à Dulis*)

En nous voyant heureux, contemplez votre ouvrage.

LE SAUVAGE *à Dulis*

Eh bien te repens tu toujours de ton voyage?

LE CAPUCIN *à l'autre bout du thèâtre avec Deschamps et le marquis*

Je ne sais pas pourquoi je suis tout attendri.

DESCHAMPS

Et moi de même, allons, me voila converti,
J'ai fait bien des métiers, mais aujourd'hui pour vivre
Le métier d'honnête homme est celui qu'il faut suivre

Le Capucin et Deschamps entrent dans la manufacture

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, *hors Deschamps et le capucin*

EUGENIE

TROUPE DE PAYSANS

(*Eugénie paroit au haut de la colonne & descend au milieu d'une troupe de paysans & la salue*)

MADAME LUCAS *à Dulis*

C'est votre amante.

DULIS.

O ciel!

LE MARQUIS

Sortons.

DULIS

Il faut la fuir

LE MARQUIS *arrêtant Dulis*

Eh non restez, Monsieur, c'est moi qui dois partir.
Vous pouvez de Dunoir aimer en paix la fille
Et mes rivaux n'ont plus à craindre la Bastille.

(*le Marquis sort*

MADAME LUCAS, *allant au devant d'Eugénie.*

Venez, il est ici,

EUGÉNIE

Dulis !

DULIS *la repoussant*

Éloignez vous
Laissez un malheureux & suivez votre époux,

LE SAUVAGE *à Eugénie*

Oui fuyez, venez vous pour aigrir sa blessure ?
Loin de vous, je l'ai vu pleurer votre imposture
Que sa douleur doit croitre en vous voyant ici,
Perfide ! avez vous pu l'abandonner ainsi?
Ah l'on agit bien mieux dans mon pays sauvage,
La femme à son amant qui promet mariage
Ne fait point mariage avec d'autre que lui.

EUGÉNIE

Au lieu de maccabler prêtez moi votre appui.
J'abhorrois le Marquis, mais il m'offroit ta grace,
Mais mon pere étoit loin. mettez vous à ma place,
Timide, sans amis, sans guide, sans conseil
Je me laissai tromper : quel horrible reveil
De mon cruel époux, m'apprit la perfidie ?
Que d'un moment d'erreur je fus long tems punie.

DULIS

Qu'entends-je ? je serois encor cher à ton cœur?
Cruelle; ton amour ajoute à ma douleur
Ton mari ....

EUGÉNIE

Ne l'eſt plus

DULIS

Comment?

EUGÉNIE

Grace au divorce.

MADAME LUCAS

A garder nos maris plus de loï qui nous force.
Mainte femme a déjà formé d'autres liens.

DRLIS

O ciel ! & qu'as tu fait ?

EUGÉNIE

Moi j'ai briſé les miens

DULIS

Eh bien viens avec moi, fuis cette terre ingrate
Ou gémit l'innocence, ou l'injuſtice éclate
Au bout de l'univers, suis ton amant.

EUGÉNIE

Pourquoi
Veux tu fuir ton pays ? Il eſt digne de toi.

DULIS

Quoi Deſchamps ne m'a point bercé de ſottes fables?
De ſi grands changemens me ſemblent incroyables.

LE MAIRE

Ayez un peu de foi pour notre liberté.

DULIS

Votre fils m'auroit dit ....

LE MAIRE

La pure vérité.
Reſtez, ſoyez heureux, demain ſans plus attendre
Allez à votre pere offrir ſon nouveau gendre.

DULIS

Je verrai donc encore mon premier bienfaiteur !

EUGÉNIE,

Tu le verras heureux, lui, ſon gendre, ma sœur :
Mes malheurs seuls troubloient la paix de la famille,

DULIS.

Quel eſt donc le mari de ſa ſeconde fille?

EUGENIE.

C'eſt l'abbé.

DULIS.

Ce jeune homme. ...

LE MAIRE

Oui notre ancien curé,
Que vous avez laiſſé garçon & tonsuré,
Que vous allez revoir évêque, époux & père.

DULIS.

O France, à tes enfans que tu dois être chère.
Je vois à chaque pas les vices, les abus,
Remplacés par les loix les mœurs & les vertus.

LE SAUVAGE.

Retourne en mon pays puisque c'eſt ton envie,
Quant à moi je choiſis la France pour patrie.

LE MAIRE *aux ouvriers qui abattent la tour*

Enfans, reposez vous, c'eſt aſſés pour un jour.

DULIS.

Que font-ils donc la haut ?

LE MAIRE

Ils abbattent la tour.

DULIS.

Mais vous ètes donc fous ; ſi nous avons la guerre,
La côte eſt expoſée & gare l'Angleterre.

LE MAIRE.

Mais nous avons la paix & nous l'aurons toujours.
Ce n'eſt plus une paix, fruit du calcul des cours,
L'humanité là faite & non la politique.
Ce n'eſt pas tout, laſſé du pouvoir despotique,

Chaque peuple à son tour a su briser ses fers;
Et la France a servi d'éxemple à l'univers.

DULIS.

Ainsi donc ton projet bon abbé de Saint-Pierre,
Pour les mortels changés n'est plus une chimère.

LE MAIRE

Des quatre coins du monde on accourt à Paris.
Le quatorze juillet est le jour qu'on a pris. .
Pour finir dignement ce glorieux ouvrage
De nombreux voyageurs traversent ce village,
Et nous nous empressons de les bien recevoir,
Ce sont depuis huit jours des fêtes chaque soir.

(*on entend un prélude de marche*)

Tenez, j'entends déja notre orchestre champêtre,
Et nos frères bientôt à nos yeux vont paraître.

(*Pendant tout le dialogue précédent, les paysans sont épars sur le théâtre, les uns s'embarquent, les autres montent sur la coline, ils sont tous censés aller au devant des voyageurs qui doivent arriver le soir. On voit arriver aussi successivement, un Espagnol, un Anglais, un Russe un Turc, un Négre, tous avec les habits de leur nation, les uns par mer, les autres par terre: à mesure qu'ils arrivent, les paysans sempressent autour deux & semblent se disputer l'honneur de leur donner l'hospitalité enfin après les deux derniers vers on entend une musique champêtre & on voit paroitre au milieu d'un groupe de paysans, les cinq voyageurs se tenans tous cinq par la main.*)

SCENE

LES PRÉCÉDENS LES, CINQ VOYAGEURS

LE MAIRE *aux paysans.*

Pour vos frères treſſez des guirlandes de fleurs,
Français, à vos amis prodiguez les honneurs.
(*Les paysans diſtribuent des couronnes civiques aux voyageurs.*

DULIS.

Les peuples ſe liguaient pour ſe faire la guerre,
Et je les vois unis pour la paix de la terre.
O mortels, je vais donc ceſſer de vous hair.

L'ANGLAIS.

Goddem, Français, chez vous il fait fort bon venir.
De votre bon accueil, frères, je vous rends graces.
Mais nous le méritons, en marchant ſur vos traces.

DULIS.

Le monde entier a-t-il abjuré ſes erreurs ?

LE MAIRE *aux étrangers.*

Amis, répondez lui; nos vices, ſes malheurs,
Avaient ouvert ſon ame à la miſantropie;
Qu'à votre voix encore il chériſſe la vie.

L'ANGLAIS *a Dulis.*

L'anglais eut comme toi ces chagrines vertus.

Il a perdu ſa haine en perdant ſes abus.
Toute diſſention de notre isle eſt bannie,
Et notre double chambre eſt enfin réunie.

L'ESPAGNOL.

De l'inquiſition les buchers ſont éteints;
Et c'eſt ſurtout des Juifs & des Américains,
Que nous nous empreſſons d'adoucir les miseres,
Pour expier au moins, les crimes de nos pères,

LE TURC.

Par nous, le deſpotime eſt eteint pour toujours;
Les sciences, les arts embelliſſent nos jours,
Le moindre citoyen à Bizance sait lire,
Et nous avons joué Mahomet & Zaïre.

LE RUSSE *au Turc.*

N'ai-je pas eu l'honneur de vous voir quelque part
Monſieur le Turc ?

LE TURC

Eh mais, eſt ce vous par hazard
Qui dans Ismailow, me fendites l'oreille ?

LE RUSSE

Oui vraiment.

LE TURC

Ah parbleu, vous frappez à merveille

LE RUSSE

Mais vous qui me parlez, vous vous vous battez fort bien;
Le coup que je reçus de vous valoit le mien.

LE TURC

Comme l'on ſe retrouve !

LE RUSSE

Allons, mon très cher frère
Faiſons la paix.

LE TURC

La paix eſt fort aiſée à faire
Dites moi, s'il vous plait, pourquoi nous battions nous?

LE RUSSE

Je n'en ſais rien

LE TURC

Ni moi

LE RUSSE

Nous étions de grands fous.

LE TURC

Je servais le Sultan

LE RUSSE

Et moi l'Impératrice

LE TURC

J'aime bien mieux vous voir ici qu'à ſon ſervice.

(*Une troupe de payſans s'empreſſe autour d'un étranger, le charge de courones de fleurs, l'étranger ſemble repouſſer leurs hommages*).

UN PAYSAN *à l'étranger*

Pourquoi fuir les honneurs qui vous ſont prépares

L'ÉTRANGER

Je ne mérite pas l'honneur que vous me faites ;
Je fus jadis plus grand que tous tant que vous êtes.

LE PAYSAN

Vous étiez roi peut être ?

L'ÉTRANGER

Encore mieux que cela.

LE MAIRE

Que diable étiez vous donc ?

L'ÉTRANGER

J'étois le grand Lama,
Dieu, comme vous savez, lançant au lieu de foudre
Des bulles qui faisoient rentrer l'ipime en poudre.
Mes ignorans sujets encor plus sots que moi
Venoient innocemment s'adresser à leur roi,
Les uns pour épouser leur cousine germaine,
D'autres, pour faire gras deux jours de la semaine,
Baisant mes pieds, n'osant penser sans mon aveu.
Par le diable, envoyé, pour détroner le dieu,
Voila qu'un beau matin, un bel esprit de France
Est venu se moquer de ma toute puissance ;
J'ai voulu l'accabler de ma divinité ;
Tout le Tibet imbu de son impiété,
Rit au nez de son dieu, le traite d'imbécille,
Et puis, pour rafermir ma cervelle fragile,
M'emballe pour la France, ou par compassion,

On veut bien me payer certaine penſion
Qui monte à mille écus.

LE MAIRE

Pour un dieu, c'eſt bien mince.

LE LAMA

En dieu diſgracié j'ai couru la province.
Je commence à m'inſtruire, enfin ; ma guériſon
S'opère, & j'ai par fois des momens de raiſon.
Par les malheurs d'autrui mon faible eſprit s'exerce.

(*En montrant deux érrangers qui sont venus avec lui*)
Voici le grand Mogol et le Sophi de Perse
Qui se virent jadis comme moi très puiſſants ;
A qui pour avoir fait par trop les insolens ;
Leurs peuples ont donné leur congé dans les régles ;
Pauvres gens, comme moi, qui ne sont pas des aigles.
Nous allons à Pais pour récréation
Voir de tout l'univers la fédération.
Pour le coup c'en eſt fait, il n'eſt plus d'espérance
De rendre à nos ſujets leur première ignorance,
Rois, prêtres, empereurs, moines, petits, où grands
Courageux où poltrons, fripons, où conquerants,
N'ont et jamais n'auront déſormais ſur la terre,
D'apôtres, de ſoldats, ou de dupes à faire.

LE MAIRE *à Dulis*

Eh bien vous l'entendez. Tout abus à pris fin.
Le Juif mange du porc, et le Turc boit du vin.

Des bords du Sénégal, au rivage du Tibre
L'homme eſt sensible.....

LE TURC

Inſtruit,

L'ANGLAIS

Gai,

L'ESPAGNOL

Tolerant,

LE NÊGRE

Et libre.

DULIS

Vous auſſi. Juſte ciel! ainsi donc, pour avoir
Et les cheveux crêpus et le visage noir,
Vous n'êtes plus reduits à gémir sous un maitre;
Ainsi, l'homme est heureux et mérite de l'être.
Eſt-ce un ſonge? Grand dieu, prolongez mon ſommeil.;
Epargnez moi, Grand dieu, le chagrin du réveil;
Ou plutôt, vous, mortels, vous, premières victimes
De vos abus, frappez, exterminez les crimes;
Avancez, avancez votre félicité,
Et faites de mon ſonge une réalité.

FIN.

466